

Agir, maintenant

Réflexions sur l'engagement



Agir maintenant

Réflexions sur l'engagement

Table des matières

Agir maintenant	1
Réflexions sur l'engagement	1
Liste des acronymes utilisés dans le texte	4
1. Introduction	5
1.1. Présentation du projet	5
Par Ève-Gabrielle.....	5
1.2. Présentation des Jeunes leaders : quel type d'activiste es-tu ?	6
1.3. Le militantisme, c'est quoi ?.....	8
Par Solène	8
2. L'implication au quotidien	9
2.1. S'impliquer au quotidien	9
Par Odile.....	9
2.2. Comment commencer ? Comment a débuté ton implication ?	10
Témoignage de Marianne.....	10
Témoignage d'Ève-Gabrielle.....	10
Témoignage de Solène	10
2.3. Comment s'informer sans se <i>Trumper</i> ?	11
Par Sarah et Marianne.....	11
2.4. Quelle est la place de la science dans le militantisme?	13
Par Marianne	13
2.5. Le véganisme comme engagement militant.....	15
Par Sébastien	15
Aspects environnementaux	15
Aspects éthiques	17
Pourquoi ne pas seulement être une personne végétarienne ?	18
2.6. Les différents types d'actions	19
Par Alexia.....	19
2.6.1 Boycotts	20
2.6.2. Occupations et manifestations.....	21
2.6.3. Grève.....	22
2.6.4. Grèves étudiantes.....	23
2.7. Théorie de l'action directe non-violente : la désobéissance civile	24
Par Solène	24
2.8. Théorie des éco-communautés, des communautés alternatives et intentionnelles	25
Par Solène	25

3. La communication : des gestes aux paroles.....	26
3.1. Techniques de sensibilisation	26
Par Élise, Odile, Solène et Marianne	26
3.3. Communiquer avec les médias.....	31
3.3. Comment ne pas culpabiliser les gens ?	32
Par Félix	32
3.4. Comment faire valoir et résonner ma voix ?.....	33
Par Odile.....	33
3.5. Comment être en congruence dans ses actions et ses valeurs ?.....	36
Par Félix, Ève-Gabrielle et Marianne	36
Témoignage de Félix	36
Témoignage de Marianne.....	36
Témoignage d'Ève-Gabrielle.....	37
3.6. Comment écouter ?.....	37
Par Félix et Ève-Gabrielle	37
Témoignage d'Ève-Gabrielle.....	37
Témoignage de Félix.....	38
4. Au-delà de mon action : les actions collectives	38
4.1. Appartenance au réseau.....	38
Par Solène	38
4.2. Comment prendre soin de moi en tant qu'activiste ? L'éco-anxiété, la gestion de la pression et le sentiment de solitude.....	40
Par Ève-Gabrielle.....	40
4.3. Prendre la place qui me revient.....	41
Par Jude.....	41
4.4. Mes privilèges : je les reconnais, je les utilise comment ?.....	42
Par Odile et Alexia.....	42
4.4.1. La notion de privilèges	42
Témoignage d'Alexia.....	42
Témoignage d'Odile.....	42
4.4.2. Utiliser ses privilèges à bon escient	42
Par Odile.....	42
4.4.3. Fragilité blanche	43
Par Odile.....	43
4.5. Quelques mots sur la décroissance.....	45
Par Sarah	45
5. De l'importance de la diversité	46

5.1. Diversité des tactiques.....	46
Par Solène	46
5.2. Diversité des savoirs.....	49
Par Marianne et Élise.....	49
5.3. Comment être solidaires d'autres luttes de justice sociale ?.....	50
Par Jude et Sarah	50
5.3.1. Personnes alliées aux luttes autochtones	51
Par Alexia.....	51
5.3.2. Personnes alliées aux luttes antiracistes, anticoloniales et anti-oppression.....	54
Par Sarah	54
5.3.3. Personnes alliées aux luttes 2SLGBTQIA+ et à l'accessibilité universelle	55
Par Jude et Élise	55
5.4. Solidarité internationale et justice sociale	56
Par Marianne	56
5.5. Un dernier mot sur la solidarité.....	57
5.6. Portraits de jeunes activistes à travers le monde pour s'inspirer	57
Par Helena et Élise.....	57
6. Mots de la fin	59
7. Références	60

Liste des acronymes utilisés dans le texte

2SLGBTQIA+ : Personnes bi-spirituelles, lesbiennes, gaies, bisexuelles, trans, queers, asexuelles et toutes autres identités de genre et identités sexuelles.

AGE : Assemblée générale extraordinaire.

ACME : Association canadienne des médecins pour l'environnement.

ASL : American Sign Language.

BIPOC : Black, Indigenous, and People of Color.

CCNUCC : Convention-Cadre des Nations Unies sur les changements climatiques.

CDPDJ : Commission des droits de la personne et de la jeunesse.

CO2 : Dioxyde de carbone.

ENJEU : ENvironnement JEUnesse.

FAO : Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (ou *Food and Agriculture Organization of the United Nations*).

GES : Gaz à effet de serre (ou GHG en anglais pour *greenhouse gas*).

GIEC : Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (ou IPCC en anglais pour *Intergovernmental Panel on Climate Change*).

IRIS : Institut de Recherche et d'Information Socioéconomique.

LSQ : Langue des signes québécoise.

MAPAQ : Ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec.

NASA : en anglais *National Aeronautics and Space Administration*.

PIB : Produit intérieur brut.

DNUDPA : Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones (ou UNDRIP en anglais pour *United Nations Declaration on the Rights of Indigenous Peoples*).

WWF : World Wildlife Fund.

1. Introduction

1.1. Présentation du projet

Par Ève-Gabrielle

Bienvenue à l'intérieur du cerveau des Jeunes leaders en environnement de 2020-2021 ! Ce programme, soutenu par l'organisme ENvironnement JEUnesse (ENJEU), en est à sa deuxième cohorte : nous sommes 12 personnes motivées à apporter un changement dans notre monde...

Nous travaillons depuis plusieurs mois sur un projet collectif qui comprend deux parties : un recueil de réflexions personnelles sur le militantisme où nous partagerons nos témoignages et connaissances par rapport à l'implication environnementale ; et une bande dessinée de sensibilisation à la crise climatique qui a été réalisée en collaboration avec Djibril Morissette-Phan pour les illustrations et Yasmine Phan pour la scénarisation.

Nous croyons infiniment au pouvoir de sensibilisation des arts, c'est donc pourquoi nous avons choisi d'illustrer notre message en bande dessinée. Pour arriver à ce produit final, nous avons créé plusieurs équipes de travail : gestion du projet, création artistique, recherche scientifique et révision et communication. Chaque personne a mis son grain de sel (ou plutôt ses grains de sel, parce que, disons-le, c'était un gros projet !) au bénéfice du groupe et nous sommes fières et fiers de pouvoir ENFIN vous présenter notre fameux projet ! On espère que vous pourrez y apprendre quelque chose N'hésitez surtout pas à partager le tout à vos proches et à le lire en gardant un esprit critique*.

Avant de plonger dans le vif du sujet, on tenait à préciser quelques points hyper importants :

- Nous partageons des réflexions ; nous ne sommes pas des personnes expertes et ne prétendons en aucun cas tout savoir sur le militantisme. Le groupe ayant rédigé et révisé ce document était relativement homogène en termes d'identités et de privilèges. Cela signifie que notre point de vue sur certains sujets n'en est pas une d'expérience vécue ou de maîtrise profonde du sujet. On ne le répétera jamais assez, informez-vous directement auprès des communautés (ex. autochtones, racisées, de la diversité de genre et sexuelle, neuroatypiques, handicapées, etc.).

- Le guide ne représente pas le point de vue de la jeunesse entière, ni de la société dans son ensemble. Il est écrit de manière informelle et chaque jeune leader était libre de personnaliser sa ou ses sections. Vous reconnaîtrez l'autrice ou l'auteur de chaque section grâce aux prénoms identifiés au début de chaque texte.

Bonne lecture et surtout, bonnes réflexions !

*Comme nous le reconnaissons, le recueil que nous vous offrons est loin d'être parfait. Nous vous invitons donc à nous partager vos commentaires, vos questions, vos demandes et vos recommandations avec nous. Vous pouvez le faire en écrivant un courriel à infoenjeu@enjeu.qc.ca ou en laissant un message vocal par téléphone au 514-252-3016.

1.2. Présentation des Jeunes leaders : quel type d'activiste es-tu ?

Jude-Elliot (il/iel) : Je me considère avant tout comme un activiste humain et sensible. Je suis passionné par le contact humain et je fais toujours de mon mieux pour être le plus inclusif possible. Je crois que mes deux plus grandes forces sont mon empathie et mon honnêteté.

Élise (elle) : Je ne me considérais pas comme une activiste avant de faire partie du groupe de Jeunes leaders. C'était un terme plus grand que moi, je me sentais dans l'ombre immense du mot. Je suis une amoureuxse des plantes et de la nature, une âme sœur de tout ce qui vit. De l'amour naît le besoin de protection. De ce besoin naît l'action. Je suis une activiste-jardinière, une activiste-éducatrice-pour-les-enfants, une activiste-vulgarisatrice, une activiste-poète, une activiste-cycliste-et-piétonne, une activiste-lectrice. Pour reprendre la formulation de Roxane Gay, je suis une *bad activist* (une mauvaise activiste). Je suis une activiste-qui-ne-va-pas-à-toutes-les-manifs, une activiste-qui-apprend, une activiste-qui-se-trompe, une activiste-fatiguée, une activiste-qui doit-encore-apprendre-à-laisser-sa-place-quand-il-le-faut, une activiste-qui-doit-apprendre-à-s'exposer-quand-il-le-faut, une activiste-écoanxieuse. Mais en dépit de tout ça, je me mets en action, je sème, je récolte et j'organise des ateliers. Je suis dans l'action et donc résolument *activiste*.

Ève-Gabrielle (elle) : Je me décrirais comme une activiste à l'âme sensible... Je me laisse constamment guider par mes émotions et c'est principalement ce qui m'a menée vers l'activisme, lorsque j'ai pris conscience de l'ampleur de la crise climatique il y a quelques années. Passionnée de lecture militante, d'écriture libre et de réflexions collectives, je fais de mon mieux au quotidien pour contribuer au monde dans lequel j'aimerais vivre. Justement, je travaille présentement sur un projet de long-métrage qui mettra en lumière mes réflexions. J'apprends un peu plus chaque jour à trouver un équilibre entre mon bien-être psychologique et mon désir ardent d'apporter des changements.

Odile (elle) : Je suis une activiste aux ardeurs de fer agissant à l'intérieur du cadre prescrit par la loi. Autrement dit, j'aimerais que les choses bougent plus vite et j'aime quand ça brasse, mais pas trop. Je suis encore un peu craintive à l'idée d'avoir affaire aux forces de l'ordre, même si je sais que ce que je fais est bien. Tout compte fait, au cours des dernières années, j'ai eu l'occasion de me placer sur la carte du militantisme et je suis très fière de me battre pour la justice, l'équité, les droits humains et, bien sûr, la préservation du monde tel qu'on le connaît.

Alexia (elle) : J'aimerais dire que je suis une activiste en apprentissage, et que je vais probablement rester dans cet état toute ma vie. Mon déclic d'activiste est survenu lorsque le rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) sur le réchauffement planétaire de 1,5 °C est sorti en 2018. J'avais toujours été impliquée socialement avant. Mais là, BOUM, plus de retour en arrière, comme si je voyais clair pour la première fois. Je suis une activiste qui se sent plus ou moins à l'aise avec cette appellation, puisque je suis ici grâce à des rencontres avec d'autres activistes qui m'en apprennent tellement, tellement, tellement. Bref, je suis une activiste assez intense par moments, dure envers moi-même, qui essaie d'œuvrer pour la justice climatique, la lutte antiraciste et la lutte décoloniale, mais qui fait plusieurs erreurs, qui n'est pas toujours certaine de ce qu'elle pense, qui se dit à elle-même et aux autres « je ne sais pas encore, je dois en apprendre plus ».

Marianne (elle) : Je me considère comme une activiste curieuse qui aime agir en collaboration, construire des réseaux et créer des ponts entre les personnes concernées par la crise environnementale (bref, tout le monde !). J'aime beaucoup vulgariser les aspects sociaux de la crise climatique, et tenter d'impliquer émotionnellement les gens. Je ne me considère pas vaincue par le cynisme ambiant, surtout pas en côtoyant les Jeunes leaders, des personnes si inspirantes !

Solène (elle) : Je suis une activiste touche-à-tout. Toujours dans l'action, je m'implique presque à temps plein. Je suis une éternelle optimiste qui croit sincèrement qu'on peut provoquer de grandes choses si l'on s'unit. Je crie haut et fort mes opinions politiques, autant dans les manifestations que sur ma toute nouvelle chaîne YouTube (https://www.youtube.com/channel/UC9v_8Euk83YDDrmLDRkmAsQ). J'essaie de trouver le plus de façons possibles de créer un changement majeur dans la société. Je rêve d'un monde plus vert, juste et sain et je suis prête à tout (ou presque) pour y arriver !

Sarah (elle) : Si on me pose la question « quel type d'activiste es-tu ? », je suis tentée de répondre à la blague « le type rat de bibliothèque ». À travers les années, on m'a vue plus souvent devant mon ordinateur ou le nez dans un livre que dans la rue avec le poing levé, plus cachée derrière ma plume qu'à visage découvert. J'investis la plupart de mon temps dans la science et ses nombreuses avenues de recherche, depuis la modélisation économique jusqu'à la gouvernance environnementale. Mais même un rat de bibliothèque réalise que la crise climatique demande de sortir de sa tanière (ou de sa bibliothèque, en l'occurrence). L'impératif de communiquer les changements climatiques au public est urgent. L'information amassée par la science ne doit pas rester entre les mains des scientifiques, sinon sa portée sociétale restera limitée. Et on ne peut pas se permettre d'avoir une piètre portée sociétale. C'est ainsi que j'ai choisi mon deuxième cheval de bataille : la communication scientifique et l'engagement communautaire. Aux grands maux, les grands moyens, comme on le dit.

Félix (il) : Je me considère comme une personne cherchant toujours un compromis intéressant pour chaque individu. Dans chaque problème sociétal, je cherche à unifier les différentes actrices et les différents acteurs afin de progresser vers un monde plus juste et plus efficace. Surtout dans la lutte climatique, je vois un futur inclusif pas seulement pour les personnes qui se disent militantes, mais pour la société au complet.

Helena (elle) : Mon implication s'est développée grâce au dessin : c'est en observant et en dessinant la nature que le rythme effréné de ma vie de consommatrice urbaine m'est apparu dans toute son absurdité. Je crois que nous avons avant tout besoin d'apprendre à reconnecter avec les ressources dont nous dépendons quotidiennement, et je m'intéresse à découvrir des moyens de communication créatifs qui parlent assez à notre humanité pour la remettre complètement en question.

Sébastien (il) : Je suis un activiste qui est à l'écoute des autres, qui aime prendre le temps de s'informer et de réfléchir avant de poser des gestes et de s'impliquer. Cependant, puisque nous sommes dans une situation de crise et que le temps ne joue pas en notre faveur, j'ai soif de changements afin que les efforts nécessaires pour résoudre les crises environnementales et sociales soient rapidement déployés et encouragés. Je rêve d'un monde bienveillant et libre de toutes formes d'oppressions. Côtoyer des jeunes incroyables tels que les membres de cette cohorte me donne de l'espoir pour la suite !

1.3. Le militantisme, c'est quoi ?

Par Solène

En novembre 2020, nous avons sondé plus de 100 jeunes afin de récolter leur avis sur la question suivante : « le militantisme, c'est quoi ? ». Les réponses que nous avons reçues étaient très variées ; cela a donc mis en lumière que c'est justement la diversité de réponses qui exprime le mieux ce qu'est le militantisme. Ce dernier prend tant de visages différents qu'il est presque impossible de trouver une définition précise. Le but de ce guide n'est donc pas d'expliquer ce qu'est le militantisme ou comment militer, car cela est propre à chaque personne, mais plutôt d'outiller la génération militante que nous sommes en nous basant sur les expériences et les recherches des douze cosignataires de ce guide.

Le guide se divise donc en quatre chapitres, en plus du chapitre introductif (chapitre 1). Pour débiter, nous aborderons l'implication de façon générale. Au chapitre 2, vous apprendrez à mieux connaître les Jeunes leaders qui présenteront différentes tactiques militantes. Au chapitre 3, nous nous concentrerons sur la communication : comment nos gestes et nos paroles peuvent-ils influencer les autres et contribuer à un mode plus juste ? Au chapitre 4, nous explorerons notre place dans la collectivité et le pouvoir de celle-ci. Nous concluons avec le chapitre 5 sur l'importance de la diversité, puisque ce sont la diversité et l'inclusion qui rendent notre lutte si belle.

2. L'implication au quotidien

2.1. S'impliquer au quotidien

Par Odile

S'impliquer au quotidien, c'est :

Débuter sa journée en étant à l'écoute de nos besoins pour avoir envie de passer au travers.

Aller se coucher tous les jours en reconnaissant nos efforts afin de les célébrer.

Savoir quand s'arrêter et respecter nos limites.

Prendre part à des projets qui nous inspirent.

Être en extase devant la beauté et la force de nos communautés.

Agir, oui, lorsque c'est possible et selon nos moyens.

Faire de son mieux.

Dénoncer les injustices, constamment si possible.

Être fières et fiers de chacune de nos réalisations, peu importe la taille.

Ne laisser personne derrière.

Avoir confiance que le meilleur est à venir.

S'éduquer toujours et encore, ouvrir notre esprit et nos horizons.

Trouver la flamme qui brille à l'intérieur de nous, en prendre soin et s'assurer qu'elle reste allumée.

Accepter et reconnaître nos erreurs.

Accepter la rétroaction.

Rester des personnes unies, soudées.

S'entraider, faire preuve de solidarité.

Tout ça pour dire que s'impliquer, c'est d'abord avoir conscience de soi, puis des autres. Le reste se fait naturellement. Lorsqu'on réalise qu'il y a un sens à une lutte, on s'y engage et on agit.

2.2. Comment commencer ? Comment a débuté ton implication ?

Témoignage de Marianne

Mon implication environnementale est assez récente (elle remonte à moins de deux ans). Avant cela, j'ai toujours eu un intérêt assez fort pour l'environnement et je me sentais assez impuissante face à la pollution que je voyais autour de moi. Je suivais avec intérêt les politiques nationales et les conférences internationales sur l'environnement, mais je me disais que c'était un énorme défi et me questionnais sur la réelle possibilité de changer les choses. En passant, c'est normal de se questionner avant de s'impliquer, ou de changer d'idée en cours de route !

Au fil du temps, j'ai réalisé que la crise climatique aurait des impacts profonds sur les sociétés humaines à travers le monde, et c'est de là qu'est né mon militantisme. Un beau jour de printemps, j'ai aperçu sur Facebook qu'un groupe environnemental existait dans ma ville natale. J'avais de la difficulté à le croire. Un groupe environnemental dans une petite ville rurale ? Je m'y suis rendue, non sans nervosité, et j'y ai participé. C'était absolument génial de rencontrer ces gens avec qui je milite encore aujourd'hui. Parfois, il faut surmonter la gêne et faire le premier pas... De plus, comme c'est peut-être ton cas, les manifestations de *Fridays for Future* (grèves étudiantes pour le climat tenues les vendredis) ayant débuté à l'hiver 2019 (dont la manifestation immense du 27 septembre 2019 a été le moment culminant) ont aussi été des moments marquants pour moi. Faire partie de cette vague internationale m'a donné un sentiment de sens et d'assurance par rapport à la poursuite de mes études et de mon militantisme en lien avec l'environnement. Depuis, me mobiliser est devenu une part de moi : ça me passionne. Si nous avons beaucoup à faire, nous avons aussi une infinité de solutions et de collaborations possibles, et c'est pour ça que ça en vaut la peine !

Témoignage d'Ève-Gabrielle

Lorsque j'étais en secondaire 4, une de mes amies nous a inscrites au Sommet Jeunesse sur les changements climatiques qui se déroulait à Québec. À ce moment-là, mon implication environnementale se résumait au comité environnemental de mon école et à des actions individuelles. Je ne connaissais pas vraiment de jeunes qui s'intéressaient réellement à la crise climatique. Lorsque j'ai participé à cet événement, j'ai réalisé à quel point il y avait des jeunes personnes sensibilisées et prêtes à s'engager. Je me suis donc lancée dans le vide en me proposant pour faire partie du Conseil national des jeunes ministres de l'environnement de la campagne de sensibilisation « Sors de ta bulle ». Pendant deux ans, j'ai eu la chance immense de siéger au Conseil et de participer à toutes sortes de projets. J'ai pu prendre part à une consultation sur le projet de loi sur le Fonds vert au Parlement du Québec, j'ai pu prendre la parole à l'Assemblée nationale lors d'une grande manifestation, j'ai contribué à créer une campagne de sensibilisation à l'achat local, etc. Tout a déboulé à partir de l'idée de mon amie de nous inscrire à un événement ! Mon conseil : FONCE ! Saisis toutes les opportunités qui s'offrent à toi !

Témoignage de Solène

Mon implication active a commencé assez brutalement ! Le 8 octobre 2019, des activistes d'Extinction Rébellion Québec ont escaladé le pont Jacques-Cartier. Au début, je n'ai pas regardé la nouvelle et suis allée à l'école, mais en rentrant, j'ai vu qu'une quarantaine de personnes refusaient de quitter la rue après une marche « célébrant » le premier anniversaire

du rapport du GIEC. J'ai été fascinée par ces activistes qui étaient prêtes et prêts à se faire arrêter pour protéger l'environnement. J'ai lu sur le mouvement toute la nuit et le lendemain, je les rejoignais pour manifester ! Je sentais enfin que je pouvais avoir un vrai impact pour ma génération et celles à venir. Depuis, j'ai eu la chance de vivre tellement de beaux moments, que ce soit des victoires contre des mines de sables bitumineux, d'être citée par une sénatrice canadienne ou simplement des moments avec mes camarades activistes... J'ai l'impression d'avoir trouvé ma place.

2.3. Comment s'informer sans se *Trumper* ?

Par Sarah et Marianne

Selon ses préférences Google, une ou un internaute peut trouver que la crise climatique est causée par l'humain (bonne réponse) ou par le soleil (mauvaise réponse). Cette variabilité n'est pas un hasard, puisqu'une étude de l'Université de Californie révèle que les climatosceptiques obtiennent 49 % plus de visibilité dans les médias en ligne que les scientifiques (Peterson et coll., 2019). Si on ne retient que les médias grand public, le déséquilibre chute à 1 % en faveur des climatosceptiques. Ces statistiques suggèrent que plusieurs nouveaux médias et réseaux sociaux, parfois financés par des lobbys anti-climat, contribuent à la désinformation sur les changements climatiques. Le public peut facilement s'y perdre ; il est donc plus important que jamais de savoir reconnaître le vrai du faux.

On vous propose quatre questions simples qui permettent d'évaluer vos sources d'information (Radio Canada, 2015) :

<p>1) Où l'information a-t-elle été publiée ?</p> <p>Les revues scientifiques (par exemple, <i>Nature</i>) évaluent les publications grâce à un processus de révision par les pairs. Ce processus permet à d'autres scientifiques de vérifier la méthodologie et le respect des normes dans un article. C'est entre autres ce processus d'évaluation qui donne de la crédibilité à la science. Les journaux et publications payantes (<i>Québec Science</i>, <i>Le Devoir</i>) font appel à d'autres stratégies pour s'assurer de la crédibilité de l'information, telles que la formation journalistique et l'indépendance des journalistes. À l'opposé, plusieurs nouveaux médias et réseaux sociaux (on pense aux comptes YouTube conspirationnistes) permettent à n'importe qui de publier n'importe quoi, sans utiliser de stratégie pour s'assurer de leur crédibilité.</p>	<p>2) Est-ce que la personne rédactrice est une personne experte ?</p> <p>Les arguments factuels des scientifiques sont plus crédibles que ceux d'une voisine ou d'un voisin climatosceptique qui n'a pas d'expertise sur le sujet. Une bonne façon de vérifier l'expertise d'une personne est son inscription dans un ordre professionnel. Par exemple, la liste des membres de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec peut être consultée en tout temps. De la même façon, les membres d'une communauté autochtone sont des personnes expertes au sujet de leur territoire et des impacts des changements climatiques sur celui-ci. Leurs arguments devraient avoir plus de poids que les arguments de personnes qui ne sont pas expertes.</p>
--	---

<p>3) Qui finance cette publication ?</p> <p>Plusieurs compagnies commerciales font appel à des regroupements de spécialistes (<i>think tank</i> en anglais) pour semer le doute au sujet des changements climatiques et promouvoir des intérêts privés. Il faut donc garder l'œil ouvert pour détecter leur influence (Oreskes, 2011). Pour éviter le biais de financement, les revues scientifiques demandent aux chercheuses et aux chercheurs de révéler leurs conflits d'intérêts. Plusieurs articles scientifiques contiennent aussi une section où sont déclarées les sources de financement privées, quoique cela n'est pas obligatoire.</p>	<p>4) Quelles sont les sources citées ?</p> <p>Il est rare que du contenu médiatique ne contienne pas lui-même des sources ! On peut répéter les trois premières étapes pour vérifier les références citées.</p>
---	---

Au lieu de vous poser ces quatre questions chaque fois que vous ouvrez Google, vous pouvez viser directement des sources fiables sur les changements climatiques. La liste est longue : le GIEC, la NASA, le consortium Ouranos, le Gouvernement du Canada, le Gouvernement du Québec, les Nations Unies et bien d'autres. Plusieurs journalistes spécialistes des questions climatiques ont créé des infolettres avec du contenu plus poussé sur la crise climatique et ses impacts sociaux. En anglais, on retrouve *HEATED* de Emily Atkin, ou *HOT TAKE* de Mary Anaise Heglar et Amy Westervelt. En français, Caroline Brouillette du Réseau Action Climat Canada parle régulièrement de la crise climatique et de ses luttes intersectionnelles dans l'infolettre « Sciences Molles ». Enfin, le regroupement *The Shift Project* fournit des informations sur l'empreinte écologique du numérique qui devient de plus en plus important dans nos vies. Nous avons compilé une liste des sources préférées des Jeunes leaders, présentées sous forme du diagramme ci-dessous. La planète, après tout, regorge d'informations !



Description longue : Nuage de mots décrivant les sources d'informations les plus appréciées des Jeunes leaders. On peut y voir plus d'une centaine de mots, dont certains apparaissent dans une taille plus grande, tels que Le Devoir, le World Resource Institute, Vivre en Ville, Carbon Brief, Drawdown, Skeptic Science, Coalition fjord, Yale E360, Équiterre, UNFCCC, PNUE ou ISSD.

Figure 1: Nuage de mots décrivant les sources d'informations les plus appréciées des Jeunes leaders.

2.4. Quelle est la place de la science dans le militantisme?

Par Marianne

Lors de votre implication en environnement, vous remarquerez sans doute que les notions environnementales ne sont pas comprises de la même façon par tout le monde. C'est ce qui peut faire la force d'un groupe ou d'un projet : cette vision de chaque personne teintée par son milieu et ses expériences de vie, est riche. Il en va de même pour l'implication des expertes et experts dans la lutte contre les changements climatiques. Ces personnes ont d'abord été sollicitées pour leur rationalité scientifique face à des problèmes sanitaires ou techniques dans les années 60 et 70. Or, par la suite, les scientifiques vont contribuer à la légitimation du phénomène des changements climatiques (Kreienkamp, 2019). Depuis quelques années, il existe un courant parmi les scientifiques qui se réclame plus activiste. C'est notamment le cas du regroupement québécois *Des Universitaires*, qui rassemble des membres de plusieurs

corps professoraux ainsi que des personnes provenant d'équipe de recherche de tous les horizons qui prennent position publiquement en faveur de la lutte contre les changements climatiques et de la protection de l'environnement et de la biodiversité. D'autres font de la recherche spécifiquement pour arriver à des projets qui vont réduire les émissions individuelles et collectives de gaz à effet de serre (GES), plutôt que de chercher à caractériser les changements climatiques (Dirat, 2021).

Ce n'est pas tout. Plusieurs personnes faisant partie du personnel professionnel de la santé reconnaissent les changements climatiques et militent activement pour qu'ils soient mieux pris en compte dans leur pratique et dans les politiques publiques. On peut par exemple penser à l'Association canadienne des médecins pour l'environnement (ACME), ou encore à l'organisation La planète s'invite en santé. Ces personnes ancrées dans leur milieu sont conscientes du fardeau immense que les changements climatiques représentent pour le système de santé. C'est encore plus vrai en temps de pandémie. Par exemple, l'américaine experte en santé publique Mary T. Bassett explique que même si des spécialistes considèrent que s'avancer sur la place publique met en risque leur carrière, l'arrivée de la COVID-19 aura créé un « éveil politique » pour plusieurs. La pandémie se fraie un chemin dans les fissures de la société, parce que très souvent, les politiques sociales sont inéquitables. Donc, une parole scientifique ancrée dans les réalités sociales, et parfois critique des structures en place, peut permettre de soigner plus de gens. Selon elle, l'implication politique des travailleuses et travailleurs de la santé et des scientifiques améliore la compréhension de la science des personnes élues, ainsi que du public. Pour le personnel de la santé, dit-elle, l'étiquette d'activiste devrait être un honneur, et non une insulte ou un reproche (Bassett, 2020).



Dans le même ordre d'idées, la chercheuse Susan Moser offre plusieurs pistes d'action pour repenser à la place de la science dans l'action climatique. Elle considère qu'il faut cesser d'expliquer les changements climatiques et plutôt envisager le changement social qu'ils représentent. Dans cette optique, les scientifiques ne sont pas les seules personnes communicatrices à mobiliser le public. Pour mener des actions significatives, il faut que nous soyons des gens doués en communication. Ainsi, il nous sera possible de mobiliser les différents

domaines en établissant un lien émotionnel avec les autres. Plus nous allons interagir, plus nous allons attaquer ce problème commun et existentiel avec courage (Moser, 2020).

Force est de constater que c'est grâce au travail de ces gens et à la mobilisation de différents types de savoirs, accompagnés d'une prise de conscience de l'état des choses, que nous restons motivées en tant que personnes militantes. Bref, la science a définitivement sa place dans le militantisme, et comme de nombreux exemples le démontrent, des scientifiques et militantes et militants travaillent déjà vers les mêmes objectifs de manière complémentaire et constructive.

Pour aller plus loin :

- Le livre *All we can save*, Référence : Johnson, A. E., & Wilkinson, K. K. (Éds.). (2020). *All we can save : Truth, courage, & solutions for the climate crisis* (First edition). One World. <https://www.allwecansave.earth/> (témoignages de femmes, dont plusieurs scientifiques, impliquées dans la lutte environnementale)
- Si l'implication des scientifiques dans la sphère publique et politique vous intéresse, les textes de Sheila Jasanoff, portant sur la science et l'État dans les sociétés démocratiques contemporaines, sont une ressource intéressante.

2.5. Le véganisme comme engagement militant

Par Sébastien

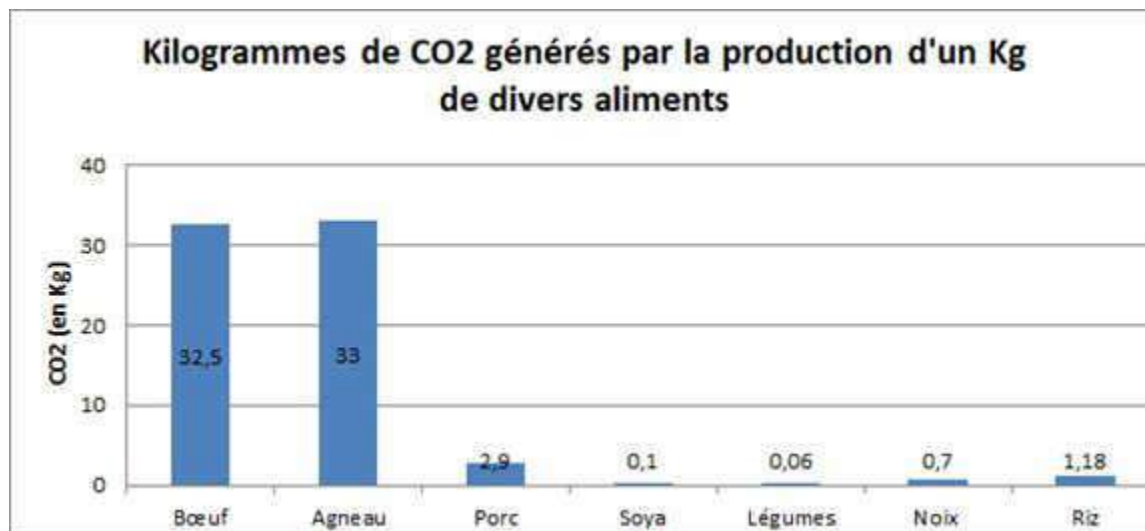
Le véganisme est un sujet sur lequel les informations sont souvent éparpillées et qui n'est pas évident à aborder, puisqu'il remet en cause certains de nos comportements. Brièvement, le véganisme est un mode de vie qui exclut le plus possible la consommation et l'exploitation de produits provenant d'animaux. Je suis végane depuis plus de 5 ans, j'ai offert une présentation sur le sujet à l'université, je fais partie du groupe *Anonymous for the Voiceless* (où nous allons à la rencontre des citoyennes et citoyens dans des lieux publics afin de discuter avec le public des traitements réservés aux animaux non humains) et j'ai lu divers livres sur le véganisme. Les gens décident de devenir véganes pour différentes raisons, les principales étant : pour les animaux, pour l'environnement ainsi que pour la santé humaine. Mon objectif est donc de présenter rapidement quelques pistes de réflexion concernant l'éthique animale et les aspects environnementaux liés à l'alimentation végétale (végétalisme) et de fournir des sources pour quiconque voulant poursuivre la réflexion. Ce texte n'a pas la prétention de tout couvrir. Ce qui me donne de l'espoir, c'est que la majorité des personnes véganes ne sont pas nées ainsi : elles le sont devenues après avoir été sensibilisées et informées, signe qu'il n'est jamais trop tard pour s'informer ou changer afin que nos actions soient en cohérence avec nos valeurs.

Aspects environnementaux

Nombreux sont les impacts environnementaux liés à l'agriculture animale, notamment par rapport à l'émission de GES, à l'utilisation des ressources ou à la déforestation et à la surpêche. À l'échelle mondiale, l'élevage intensif est responsable de 14,5 % des émissions de GES d'origine anthropique (Dagon, 2018). Une récente étude a comparé l'impact présumé de neuf transformations diététiques dans 140 pays en fonction de la plus grande atténuation des crises climatiques et hydriques envisageable. Dans les résultats, il est montré que sur les émissions relatives à l'alimentation d'une personne, on voyait une diminution de 70 % des GES lorsqu'elle devenait végane. Les régimes alimentaires végétaliens ont eu les plus faibles empreintes de GES par habitant dans 97 % des pays étudiés (Brent et coll., 2019, s.p.).

Fait intéressant, parmi les 3 % restants, il s'agit principalement de zones côtières où la diète recommandée était végétalienne excluant la consommation de quelques mollusques et poissons. Dans un article du *Devoir* (Shields, 2019), on peut voir que « la production d'un seul kilogramme de bœuf génère 32,5 kg de CO₂. Pour l'agneau, on évalue le bilan à 33 kg par

kilogramme produit, et à 2,9 kg pour le porc. A contrario, le bilan est de 0,1 kg pour le soya, 0,06 kg en moyenne pour les légumes, 0,7 kg pour les noix et 1,18 pour le riz. »



Graphique créé par Sébastien Maléza.

Description de l'image : Un graphique à bande dont le titre est « kilogrammes de CO2 générés par la production d'un kilogramme de divers aliments ». L'axe des y montre les kilogrammes de CO2 émis. Sur l'axe des x, on retrouve six types d'aliments : bœuf, agneau, porc, soya, légumes, noix, riz. Le bœuf émet 32,5 kilos de CO2 par kilo de bœuf produit ; pour l'agneau, c'est 33 kilos ; le porc, 2,9 kilos ; pour le soya, 0,1 kilo ; pour les légumes, 0,06 kilo ; pour les noix, 0,7 kilo ; pour le riz, c'est 1,18 kilo.

Selon l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO, 2019), plus de 820 millions de personnes sont en situation de famine à travers le monde. Ceci est préoccupant lorsqu'on considère qu'à l'échelle mondiale, 40 % des céréales sont destinées à l'élevage (Dagon, 2018). À propos de la consommation de produits animaliers, une étude parue en 2018 dans la revue *Science* révèle que « [l]a viande et les produits laitiers ne fournissent que 18 % de nos besoins caloriques et 37 % de nos besoins en protéines alors que leur production accapare 83 % des terres agricoles à l'échelle mondiale » (Poore, 2018, n.p, cité par Waridel, 2019, p.153).

Ceci nous permet de constater que ces produits utilisent énormément de ressources par rapport à leur valeur nutritionnelle réelle. D'ailleurs, l'industrie de l'élevage intensif est très gourmande en consommation d'eau et peut mettre de la pression sur l'approvisionnement en eau potable des populations. À l'échelle planétaire, 1,1 milliard de personnes manquent d'accès à l'eau potable (WWF, 2019). La production animale est également responsable d'une partie importante de la déforestation. Par exemple, en Amazonie, près de 75 % des vastes régions naturelles perdues l'ont été au profit de terres dont on change l'usage pour les consacrer à la production de viande ou des céréales nécessaires pour nourrir les animaux

(Shields, 2019). Cette perte d'espace de vie est la menace la plus importante sur la biodiversité (UNEP, 2014).



Qu'en est-il de la situation au Québec avec le climat que nous connaissons ? Une étude publiée en 2016 (Côté, 2016) compare les impacts entre une personne végétarienne et une locavore, c'est-à-dire que cette dernière s'approvisionne de produits disponibles dans un rayon de 160 km de chez elle. Précision importante : cette étude a été conduite en janvier, où les récoltes québécoises ne sont pas abondantes. Il en ressortait tout de même qu'une personne végane émettait 13,8 % moins de GES qu'une locavore et que ce pourcentage augmentait durant l'été. Par ailleurs, au Québec, près de 90 % des grains produits sont destinés au marché de l'alimentation animale (MAPAQ, 2015, p.6). Ces impacts importants sont matière à réflexion pour changer en profondeur notre alimentation.

Au-delà de notre consommation individuelle, il est possible de contacter les cafétérias des établissements que l'on fréquente ainsi que les restaurants afin de demander l'ajout d'une option végétale dans le menu. On peut également signer des pétitions afin qu'une offre végétale soit disponible dans des établissements publics comme les écoles, les hôpitaux, les prisons, etc. Tout cela peut être fait par nous afin que nous soyons des personnes cohérentes avec la plus récente édition du Guide alimentaire canadien qui incite à consommer davantage de végétaux.

Terminons cette section avec une pensée intéressante :

« On s'attend des végétaliens et des végétariens qu'ils aient des réponses à tout - qu'ils soient des spécialistes de l'environnement, de la nutrition, de l'éthique animale -, alors qu'on ne demande pas de comptes aux mangeurs de viande »

- Élise Desaulniers

Aspects éthiques

Durant mes premières années en tant que végane, j'ai surtout tenté d'être un exemple, de ne pas trop en parler pour éviter de brusquer les autres et de répondre aux interrogations avec bienveillance (ce que je fais encore !). Je suis cependant d'avis qu'afin de changer les choses, il peut être plus efficace et même nécessaire dans une discussion de tenir les gens responsables de leurs actions lorsque celles-ci ont des conséquences directes, comme la mort d'un être vivant (tout en restant dans une optique courtoise, bien évidemment).

Si l'on demande aux gens s'ils sont pour ou contre l'exploitation animale, la majorité répondra être contre. Cela ne se reflète cependant pas dans les actions de la majorité des individus. À

l'échelle mondiale, ce sont plus de 65 milliards d'animaux terrestres tués chaque année pour la consommation humaine, soit près de 2 000 par seconde (Le Monde, 2018). Comment justifier ce carnage ? Dans son livre « Voir son steak comme un animal mort », le chercheur en éthique Martin Gibert affirme qu'il y a souvent présence de dissonance cognitive et que plusieurs ont recours à des stratégies d'évitement pour fuir cette dissonance. Il explique qu'« [e]n psychologie morale, la dissonance cognitive désigne l'inconfort mental qui vous saisit lorsque deux de vos croyances, ou une croyance et un comportement, sont en contradiction » (Gibert, 2015, p.110).

D'après la position de l'association américaine *Academy of Nutrition and Dietetics* (2016), une alimentation végétalienne, en plus d'offrir des bénéfices pour l'environnement et la santé, est adaptée à toutes les étapes de la vie. Comment justifier ces façons de faire si ce n'est pas par nécessité ? Melanie Joy a publié un livre sur le carnisme, qu'elle décrit comme une idéologie dominante et invisible qui nous pousserait à croire qu'il est normal, nécessaire et naturel de manger des animaux. Pour ma part, avant d'avoir 17 ans, je n'avais jamais pris le temps de réfléchir à ces enjeux. Voici quelques questions qui m'ont aidé dans mes réflexions, peut-être qu'elles pourront vous aider ou aider vos proches lors de futures discussions.

Qu'est-ce qui a le plus d'importance, la vie d'un animal ou le plaisir gustatif le temps d'un repas ? Est-ce qu'il y a une bonne façon d'enlever la vie à un être vivant qui ne veut pas mourir ? Pourquoi est-ce qu'on aime certains animaux (chiens et chats), mais qu'il est acceptable d'en exploiter d'autres (cochons, vaches, poussins) dans des lieux privés et souvent éloignés ? Est-ce que je serais capable d'enlever la vie à un animal ?

Le véganisme n'est pas seulement un mode de vie, mais un mouvement politique et de justice pour l'affranchissement des animaux (Giroux, 2017). En éthique animale, plusieurs spécialistes ont travaillé sur l'antispécisme. Ce courant de pensée stipule que l'appartenance à l'espèce est arbitraire et qu'il ne s'agit pas d'un critère moralement pertinent pour déterminer le traitement réservé à un être vivant. En 2012, la Déclaration de Cambridge stipule que des animaux, notamment l'ensemble des mammifères et des oiseaux possèdent les substrats neurologiques de la conscience, tout comme les êtres humains (Gibert, 2015). Martin Gibert (2015) affirme aussi que les animaux sont des êtres sentients, c'est-à-dire qu'ils ont la capacité de ressentir et de souffrir.

Pourquoi ne pas seulement être une personne végétarienne ?

Cette question est souvent posée lorsqu'on aborde le véganisme. Le régime végétarien n'exclut cependant pas les produits laitiers et d'autres produits d'origine animale. Rappelons qu'afin de produire du lait, les vaches doivent d'abord avoir un veau. Une vache laitière sera inséminée artificiellement pendant sa période de lactation et sera mise au repos pendant sa gestation. Une vache laitière moyenne restera 4 ans dans un troupeau avant d'être remplacée (Producteurs de lait du Québec, 2021). Pour en savoir davantage, voir l'ouvrage d'Élise Desaulniers, *Vache à lait : Dix mythes de l'industrie laitière*, ou encore le livre de l'autrice féministe Carol J.J. Adams *La politique sexuelle de la viande* qui aborde notamment l'intersectionnalité entre le véganisme et le féminisme. Si l'on s'intéresse à la production d'œufs, puisque les poussins mâles ne produisent pas d'œufs et qu'ils sont inutiles pour l'industrie, ceux-ci sont tués à la naissance. Ce sont plus de 5 millions de poussins qui sont tués

chaque année au Québec (SPCA, 2019). Cette cruauté est entretenue par notre système alimentaire.

Je vous lance donc un appel afin d'élargir le cercle de compassion pour l'étendre aux autres animaux et ne pas contribuer à leur exploitation. Je suis d'avis que si on apprenait aux enfants à ne pas discriminer les animaux sur la base de leur espèce, cela favoriserait les conditions pour un monde plus respectueux de l'environnement et de toutes les personnes.

Pour aller plus loin :

Présentations, discours et conférences :

- Gary Yourofsky - The Most Important Speech You Will Ever Hear. (2010). <https://www.youtube.com/watch?v=U5hGQDLprA8&t=1219s>
- Earthling Ed - You Will Never Look at Your Life in the Same Way Again (2018). <https://www.youtube.com/watch?v=Z3u7hXpOm58>
- Melanie Joy. Toward Rational, Authentic Food Choices | Melanie Joy | TEDxMünchen. <https://www.youtube.com/watch?v=o0VrZPBskpg&t=198s>

Documentaires :

- Dominion (2018). <https://www.youtube.com/watch?v=LQRAfJyEsko&t=4400s>
- Forks Over Knives (2011). <https://www.forksoverknives.com/the-film/>

Livres et autres ressources :

- Gibert, M. (2015). Voir son steak comme un animal mort : Véganisme et psychologie morale. Lux.
- Ricard, M. (2014). *Plaidoyer pour les animaux*. Allary.
- <https://vegan-pratique.fr/https://vegan-pratique.fr/veggie-challenge/>
- La cuisine de Jean-Philippe. <https://www.lacuisinedejeanphilippe.com/recettes/>
- 30 Non-Vegan Excuses & How to Respond to Them. Earthling Ed. https://www.youtube.com/watch?v=7mjVwVDDI8E&list=PL03LZR09P2gQJyBgHk_XE8gbj8j9uFs8G
- L'association des professionnels de la santé pour l'alimentation végétale (APSAV) <https://apsav.org/>

2.6. Les différents types d'actions

Par Alexia

Je présente les actions militantes en les séparant dans deux grandes catégories : les actions individuelles et les actions collectives. Dans la lutte contre les changements climatiques, les actions individuelles se caractérisent généralement par des changements de mode de vie qui

ont pour but de diminuer son empreinte écologique. Mon conseil : essaye deux ou trois trucs au départ et au fil du temps, tu pourras rajouter des changements à ton quotidien ! Que ce soit de devenir végé, de limiter sa consommation de vêtements neufs, de prendre des transports actifs, de tester le zéro déchet, il y a mille et une façons de dire non quotidiennement à notre système capitaliste et de surconsommation. On en donne une liste dans la section « Pour aller plus loin » plus bas. Il y a aussi les actions individuelles politiques comme voter, signer des pétitions, faire des appels pour mettre de la pression sur ses personnes élues, qui contribuent à avancer la justice climatique. Au début, ça peut être stressant de faire des appels à des personnes élues. Mon conseil est de se faire un petit scénario pour savoir quoi dire, puis ne pas y penser plus que ça et de composer le numéro ! Quand les actions individuelles te permettent de créer des réseaux et des communautés d'entraide, c'est encore mieux !

La prochaine section en explique un peu plus sur les différents types d'actions collectives. Je te partage les résultats de mes recherches, mais je t'encourage à aller plus loin, à lire ma section avec un esprit critique et à t'inspirer de tes expériences personnelles. Pour commencer, il faut comprendre que les grèves, les manifestations, les boycotts et les occupations sont des moyens de pression utilisés historiquement par des groupes marginalisés. Ces groupes n'ont souvent pas eu recours aux moyens de pression dits « politiques » (comme voter, recourir aux tribunaux, faire valoir leurs droits constitutionnels, etc.) parce que les institutions politiques n'étaient pas créées pour que ces groupes en bénéficient, d'où la notion même de groupes « marginalisés ». Les personnes dans ces groupes ne sont pas « marginales » strictement parlant ; elles existent plutôt dans des systèmes qui n'ont pas été conçus ni par elles ni pour elles. Pensons au mouvement abolitionniste et au mouvement afro-américain des droits civiques, aux luttes des suffragettes, au mouvement asio-américain (*American Asian Movement*), au mouvement anti-apartheid en Afrique du Sud, au mouvement 2SLGBTQIA+, au *Sex Workers' Rights Movement*, au mouvement *Black Lives Matter* et *Idle No More* : tous ces mouvements et de nombreux autres ont servi à faire reconnaître légalement les droits de ces groupes et à changer des systèmes oppressifs. Et cela est sans compter la liste des mouvements pour l'indépendance des pays colonisés, tels que l'Inde et Haïti (le premier pays avec une République dirigée par des personnes noires ; BBC News, 2019), mais dont l'étude ne sera pas abordée dans ce recueil. En somme, lorsqu'on étudie les grèves, les manifestations, les boycotts et les occupations comme moyens de pression, on étudie, on célèbre et on remercie la riche histoire de résistance et d'épanouissement de ces groupes.

2.6.1 Boycotts

Un des exemples les plus connus de boycotts fut celui du boycottage des autobus de Montgomery, avec l'activiste Rosa Parks, reconnu comme étant la première manifestation contre la ségrégation aux États-Unis. Commençant en 1955, ce boycottage dura 381 jours et fut propulsé grâce à des annonces par des pasteurs noirs, la première couverture dans un journal et des femmes noires s'organisant sous le nom de *Women's Political Council* (le Conseil politique des femmes). Martin Luther King Jr., devenu figure de proue de cette lutte, rassembla 40 000 passagères et passagers noirs le premier jour (History.com Editors, 2010).

Les rouages derrière un boycottage sont complexes ; ici, je présenterai quelques lignes générales. Cette action relève du pouvoir d'achat et tente de ternir l'apparence d'un système, d'une industrie, d'une compagnie ou d'un produit. Une recherche sur la participation dans un boycottage démontre que les individus sont motivés à y participer lorsqu'ils sentent qu'ils

peuvent faire une différence, que les contre-arguments sont faibles, que leur participation les affecte positivement (admiration, fierté personnelle au lieu de culpabilité de ne pas y participer, censure sociale) et qu'il y a un faible coût financier associé à leur participation. Bref, lorsqu'on organise des boycottages, il faut veiller à bien communiquer ces quatre raisons positives en plus de démontrer qu'il y a déjà plusieurs personnes participantes : en effet, le succès du boycottage est directement relié aux nombres de personnes participantes (Klein et coll., 2004).

2.6.2. Occupations et manifestations

Pour ce qui est des occupations et des manifestations, celles-ci servent de démonstrations physiques de la force du nombre qui supporte mouvement. Continuant avec un exemple tiré du mouvement afro-américain pour les droits civiques, en 1968, environ 1000 étudiantes afro-américaines et étudiants afro-américains ont occupé le bureau d'administration de l'Université Howard pour demander que le président de l'université démissionne, que le curriculum introduise des cours sur l'histoire et la culture afro-américaine, qu'un système judiciaire incluant des personnes étudiantes soit créé et que les personnes impliquées dans des manifestations antérieures ne soient pas punies. Seules les deux dernières demandes furent écoutées (Astor, 2018 ; Massimo, 2018).

Je vais rapidement synthétiser quelques conseils pour l'organisation non hiérarchique d'occupations et de manifestations (mais informe-toi davantage, j'ai peu d'expérience !). Pour créer un mouvement qui perdure plus longtemps qu'un seul événement, il faut prendre le temps de créer des liens entre les activistes qui l'organisent. Écoute-toi, respecte-toi et pendant l'événement, aie une personne responsable pour veiller au bien-être des organisatrices et organisateurs. Pour diminuer le stress, aie un horaire clair pour l'ordre des discours, une équipe responsable de prendre des décisions d'urgence et un plan B. Teste tout ton équipement technique en avance ! Aie une personne responsable de la liaison avec les forces policières, une équipe responsable de la sécurité et des conflits, un soutien juridique sur appel lors de l'évènement et un système interne impartial pour gérer les plaintes de discrimination. Aussi, informe-toi sur les mesures pour faciliter l'accessibilité de l'évènement (traduction, interprète en langue des signes, rampes d'accès, etc.) et communique-les aux participantes et aux participants à l'avance. Cherche du financement pour rémunérer les personnes intervenantes, et assure-toi de faire un suivi avec elle par la suite. Par ailleurs, les médias ne vont pas venir te voir par eux-mêmes, tu dois les interpeller avec des communiqués de presse avant (envoyer le matin même, vers 5 h quand les bureaux de nouvelles ouvrent) et après l'évènement. De plus, fais un retour pour mieux outiller ton groupe la prochaine fois. Et surtout, collabore avec d'autres groupes ! Crée des réseaux de solidarité, c'est fort et ça permet à un mouvement de durer. Finalement, organise des activités pour déterminer la théorie du changement de ton groupe, définis tes buts et communique tes revendications clairement. Il faut se rappeler que le but n'est pas de faire la manifestation, le but c'est d'obtenir du changement.



2.6.3. Grève

Historiquement, une grève est une action politique orchestrée par des travailleuses et des travailleurs où les personnes arrêtent de travailler pour faire entendre leurs revendications. Ce type d'action est devenu plus commun durant la Révolution industrielle, puisque la classe ouvrière (aussi appelée prolétariat) grandissait, s'éveillait aux défauts de sa situation en comparaison avec la classe bourgeoise et recevait un salaire en échange de son travail. Jusque dans les années 1930, les grèves étaient illégales dans plusieurs pays occidentaux et les forces policières étaient habituellement interpellées pour arrêter les grévistes, utilisant souvent la force à cette fin (Hébert, 2009).

Au Canada, le prolétariat s'est peu à peu organisé dans des syndicats pour faire valoir ses droits. En 1872, une grève accompagnée d'une manifestation de 1 500 travailleuses et travailleurs à Toronto dans le cadre du *Nine-Hour Movement*, qui revendiquait des journées de travail de 9 heures, engendra un débat politique dont le résultat fut l'adoption au Parlement en 1872 de la Loi sur les syndicats ouvriers, qui légalisait les grèves (Palmer, 2006). Or, le piquetage (manifestation par des grévistes autour de leur lieu de travail) restera criminel jusqu'en 1934 (Hébert, 2009). Aujourd'hui, les diverses législations entourant le droit de grève au Canada et au Québec sont respectivement le Code canadien du travail et le Code du travail.

Pourquoi utiliser la grève comme moyen de pression ? Les grèves font perdre aux compagnies des jours de travail, signifiant des pertes de revenus pour l'entreprise puisque qu'elle ne peut pas remplacer légalement les personnes en grève. Pour contrer les pertes de salaires des

grévistes, les syndicats mettent généralement de l'argent de côté. En outre, le refus collectif de travailler est plus fort que le refus individuel, puisqu'il est plus coûteux de renvoyer plusieurs personnes employées que d'en renvoyer une seule. On le dit souvent, « l'union fait la force » : la force en nombre des grévistes incite l'entreprise à répondre aux revendications. À noter : la grève générale reste la dernière option pour le personnel syndiqué pour faire entendre leurs griefs (Grabianowski, s.d.).

Un autre type de grève est la « grève sauvage », qui est réalisée sans la permission du syndicat. Au Canada, celles-ci sont illégales. Les arguments en faveur des grèves sauvages sont que l'organisation du prolétariat devrait se faire dans des contextes plus éloignés des entreprises, que les directions des syndicats peuvent parfois vouloir seulement régler les griefs en arbitrage et que des organisations par les travailleuses et les travailleurs sont plus démocratiques sans les structures bureaucratiques des syndicats (Antaya, 2020).

2.6.4. Grèves étudiantes

Depuis le mouvement des grèves étudiantes pour le climat ayant commencé en 2018 (*Fridays For Future*), plusieurs associations sont maintenant bien outillées pour comprendre le fonctionnement des grèves étudiantes, qui consiste à ne pas assister aux cours. En règle générale, une grève étudiante doit être votée dans une assemblée générale extraordinaire (AGE) avec quorum. Les grèves sont généralement accompagnées de manifestations, d'occupations de bâtiments, de piquetage et comportent une partie d'enseignement (des *teach-ins*) sur les causes revendiquées.

Les grèves étudiantes sont un moyen de pression ayant servi à faire entendre les revendications étudiantes dans de nombreux contextes (Mai 68 en France, printemps chilien, printemps érable au Québec). Ces grèves peuvent être pacifiques ou non, selon le contexte dans lequel les étudiantes et les étudiants manifestent. Dans les deux cas, il y a une longue histoire de grèves étudiantes où la violence policière a été employée pour arrêter les manifestantes et les manifestants (Boren, 2019).

Un bon exemple serait le 16 juin 1976, où 15 000 à 20 000 personnes étudiantes à Soweto, en Afrique du Sud, manifestèrent pacifiquement contre la décision de rendre l'afrikaans (une langue européenne) obligatoire dans les écoles. Cette manifestation pacifique tourna vite à la tragédie quand la police tira des coups de feu, créant une émeute qui entraîna la mort de 23 individus. Une photo du jeune collégien de 13 ans, Hector Pieterson, peu avant sa mort dans les bras d'un autre étudiant, réveillera le monde entier sur la réalité de l'atrocité de l'Apartheid (Kairouz, 2016 et *Perspective monde*, s.d.). S'ensuivit alors un mouvement de grèves étudiantes dans les universités américaines exigeant que ces dernières cessent de financer les entreprises faisant affaire avec le gouvernement sud-africain. (Astor, 2018).

Pour aller plus loin :

- Actions individuelles : <https://blog.pharma-gdd.com/50-gestes-ecologiques-pour-protéger-notre-environnement/>, <https://www.lapresse.ca/actualites/environnement/2019-04-22/de-petits-et-de-grands-gestes-pour-la-planete> et <https://www.leparisien.fr/environnement/50-gestes-pour-protéger-la-planete-27-09-2019-8161125.php>

- Conseils pour les manifestations : <https://civicus.org/protest-resilience-toolkit/best-practice/> et <https://www.amnesty.fr/organiser-une-manifestation-ou-un-evenement-de-rue>
- Grève générale en 1972 au Québec : <https://libcom.org/history/1972-the-quebec-general-strike>
- *Code du travail* : <http://legisquebec.gouv.qc.ca/fr/showDoc/cs/C-27?&digest> et *Code canadien du travail* : <https://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/L-2/>
- Grèves sauvages au Canada (en anglais) : <https://www.cbc.ca/news/canada/canada-s-record-on-wildcat-strikes-1.1189423>
- Grèves et piquetage (en anglais) : <https://www.go2hr.ca/legal/strikes-lockouts-picketing-and-replacement-workers>
- Automne chaud en 1969 en Italie, alliance étudiante et ouvrière utilisant des grèves sauvages : <https://www.ababord.org/Du-mai-rampant-a-l-automne-chaud>
- Liste de certaines grèves québécoises : <http://bilan.usherbrooke.ca/bilan/pagesThematiques.jsp?theme=5>
- Le printemps érable : Documentaire *Carré rouge sur fond noir* (gratuit sur YouTube) et <https://www.ababord.org/-Dossier-Le-printemps-erable-Ses-https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/la-greve-etudiante-quebecoise-de-2012-et-la-loi-78>

2.7. Théorie de l'action directe non-violente : la désobéissance civile

Par Solène

Choquante, provocatrice et moteur de changement, la désobéissance civile est plutôt controversée. Mais concrètement, c'est quoi ?

La désobéissance civile, c'est le fait de briser volontairement et publiquement la loi afin d'amener des changements légaux ou politiques. Que ce soit en s'attachant à un arbre pour empêcher sa coupe ou en refusant de laisser sa place dans un autobus, les activistes enfreignent la loi afin d'attirer l'attention sur un problème sociétal.

Plusieurs mouvements d'importance ont utilisé la désobéissance civile afin de faire avancer leurs causes. Gandhi et sa marche du sel, Martin Luther King et la lutte antiségrégationniste, les suffragettes pour le droit de vote des femmes, et j'en passe ! Le mouvement environnemental utilise aussi cette tactique.

Faisant moi-même partie d'un groupe de désobéissance civile, je crois que notre société est rendue à ce point. Quand je vois des personnes en position de pouvoir et climato-passives mettre en danger notre futur ou des pipelines se faire construire aux dépens des Peuples autochtones habitant sur leurs tracés, je me sens parfois démunie, sans moyens. J'ai vraiment l'impression que malgré les pétitions et demandes incessantes pour des changements, rien n'est fait. La désobéissance civile me donne l'impression de pouvoir avoir un réel impact et de reprendre les rênes de mon avenir.

Pour aller plus loin

- Un livre emblématique sur la désobéissance civile : *La désobéissance civile* par Henri David Thoreau (livre disponible en version papier ou en PDF) : <https://www.desobeissancecivile.org/desobeissance-fr.pdf>
- Comment et pourquoi organiser une rébellion pour le climat : *This is not a drill: an Extinction Rebellion Handbook* (livre disponible dans plusieurs librairies alternatives)

2.8. Théorie des éco-communautés, des communautés alternatives et intentionnelles

Par Solène

Je me suis souvent demandé à quoi ressemblerait mon monde idéal, si les mesures mises en place par les gouvernements étaient plus humaines et communautaires, plus respectueuses du commun que du personnel. Certaines personnes, plutôt que d'attendre et d'espérer la mise en place de telles mesures, ont décidé de résister et de créer leur communauté idéale. On appelle cela des communautés intentionnelles.

Ces communautés ont toutes sortes de facettes et peuvent naître en campagne comme en ville. Ce qu'elles ont en commun ? Généralement, le désir de créer des contextes où repenser tout ce qui ne nous plaît pas dans la société (Grégoire, 2019). Dans ces communautés, le partage et les modes de décision sont souvent non traditionnels et servent de modèle de résistance dans une société où la différence est souvent jugée négativement.

Il existe aussi les écovillages, comme la Cité Écologique. C'est le plus gros écovillage du Québec et on y trouve même une école primaire et secondaire pour sa population. Les personnes qui y habitent suivent un mode de vie en respect avec l'environnement, et où les grandes décisions sont prises collectivement. Les plus petites décisions sont prises en comités. Il y a aussi des collectifs comme le Collectif de l'infini à Montréal, un loft *safe-space* (espace bienveillant et ouvert) qui accueille plusieurs colocataires vivant dans un esprit d'entraide anarchique et féministe.

Ces alternatives me font rêver. J'espère un jour pouvoir vivre dans une société reflétant les valeurs de ces communautés alternatives, mais en attendant, pourquoi ne pas se joindre à l'une d'elles ?

Pour aller plus loin :

- Les travaux de Jean-Philippe Warren, professeur à l'Université Concordia, coauteur de *Pratiques et discours de la contre-culture au Québec*

3. La communication : des gestes aux paroles

3.1. Techniques de sensibilisation

Par **Élise, Odile, Solène et Marianne**

De nombreuses occasions nous permettent de sensibiliser les gens autour de nous. Elles peuvent être formelles, comme lors de l'installation d'un kiosque de sensibilisation dans une école, un lieu de travail, un lieu extérieur public, etc. Elles peuvent être informelles, comme lors d'une discussion familiale ou entre colocataires, une sortie à l'épicerie ou au magasin, une intervention dans un cours, une réunion, un panel, etc. Sensibiliser, c'est commencer une discussion sur un sujet avec des gens qui en connaissent moins sur le sujet, qui n'ont pas nécessairement eu la chance de discuter dudit sujet. S'engager à sensibiliser d'autres personnes, ça prend de la curiosité, de l'ouverture d'esprit, de l'humilité et du courage.

Voici quelques conseils pour se lancer dans la sensibilisation à une cause qui nous est chère et communiquer avec des personnes plus fermées.

- **Rester curieuse ou curieux** : La personne à qui on s'adresse est humaine ! On conserve une posture d'ouverture à l'égard d'une personne plus fermée, et de curiosité à propos des façons de faire des autres, de leur bagage, de leurs points de vue et connaissances sur le sujet.



Description de l'image : Un phylactère (bulle de bande dessinée) dessinée dit : « Intéressant, je ne savais pas ceci. Où as-tu appris cela ? » Une deuxième bulle dit : « Que penses-tu de cet enjeu ? Y as-tu déjà réfléchi ? »

- **Montrer par l'exemple** : Selon le contexte, on n'a pas forcément besoin de dire quoi que ce soit pour que les autres nous suivent ! Si on agit nous-mêmes avec sincérité et assurance, et qu'on agit parce qu'on y croit vraiment, ça va paraître dans notre comportement. On n'aura pas l'air d'accuser les actions des autres ou de les culpabiliser. Personne n'aime se faire dire quoi faire. C'est aussi important d'expliquer la raison de nos choix.

POUVEZ-VOUS ME METTRE LE PAIN
DANS MON SAC EN TOILE? J'ESSAIE
D'ÉVITER LE PLASTIQUE ET DE
RÉDUIRE MES DÉCHETS.

JE VAIS PAS PRENDRE LA BROSSÉ
À DENTS EN PLASTIQUE, J'UTILISE
UNE BROSSÉ À DENTS EN BAMBOU
POUR ÊTRE PLUS ÉCOLO!

Description de l'image : Une bulle dit: « Pouvez-vous me mettre le pain dans mon sac en toile ? J'essaie d'éviter le plastique et de réduire mes déchets ». Une deuxième bulle dit : « Je vais pas prendre la brosse à dents en plastique, parce que j'utilise une brosse à dents en bambou pour être plus écolo ! »

Juste une phrase qui justifie notre action ! J'ose espérer qu'une cliente ou un client, ou même ma boulangerie l'aura entendue...

Bonus : Ajouter un élément de « cool », d'esthétique ou d'amusant à nos actions, ça fonctionne très bien pour amener les gens à changer eux aussi. Une chouette bouteille ou un beau sac à collation peuvent séduire les gens à adopter des comportements zéro déchet. Mais attention à ne pas tomber dans le piège de la consommation ! Dans le cas du zéro déchet, par exemple, il est absurde d'acheter 40 sacs à collations réutilisables mignons comme l'objectif final est d'utiliser MOINS de ressources au quotidien. Dans la même veine, acheter plusieurs sacs de courses en tissu peut avoir une grande empreinte écologique et aller dans le sens contraire de nos intentions !

J'AI TROUVÉ DES VÊTEMENTS
CHOUETTES À LA FRIPERIE
DU COIN!

J'ADORE MES NOUVELLES SERVIETTES
SANITAIRES RÉUTILISABLES, Y'A PLEIN
DE PETITS MOTIFS MIGNONS!

Description de l'image : Une bulle dit : « J'ai trouvé des vêtements tellement chouettes à la friperie du coin ! » Une deuxième bulle dit : « J'adore mes nouvelles serviettes sanitaires réutilisables, y'a plein de petits motifs mignons ! »

- **Établir un lien** : Selon le contexte, il est plus ou moins facile d'établir un lien profond avec notre interlocutrice ou notre interlocuteur. Plus le lien est fort, plus on va loin avec notre message ! Et mieux on connaît notre sujet, plus c'est facile de suivre le flot des intérêts de la personne en face de nous. Si on remarque qu'elle a tendance à aborder le sujet avec des arguments pratiques, biologiques, financiers, etc., on peut suivre cette tendance. Il est possible que l'on ait à parler en termes « économiques », non pas parce que c'est l'avenue préférable, mais parce que ce sont les référents qui sont le plus intériorisés par la majorité des adultes. On

ne peut pas toujours réduire l'environnement à l'économie et à la gestion durable, et c'est souvent crève-cœur de l'envisager ainsi, mais c'est parfois la seule façon de sensibiliser certaines personnes en se rapprochant de ce qui a du sens pour elles.

- **Discuter, pas débattre** : On entre en discussion avec la personne et on établit un lien avec elle, d'abord et avant tout. On peut commencer par poser une question pour briser la glace.



Description de l'image : Une bulle dit : « Avez-vous déjà entendu le mot "permaculture" ? D'après vous, qu'est-ce qu'il signifie ? » Une deuxième bulle dit : « D'après vous, quelle proportion du territoire soi-disant québécois est un territoire légalement cédé aux autorités coloniales ? »

Ensuite, on renchérit sur ce que la personne a répondu. On construit avec (« oui, ET »), pas en sens inverse (« oui, MAIS »).

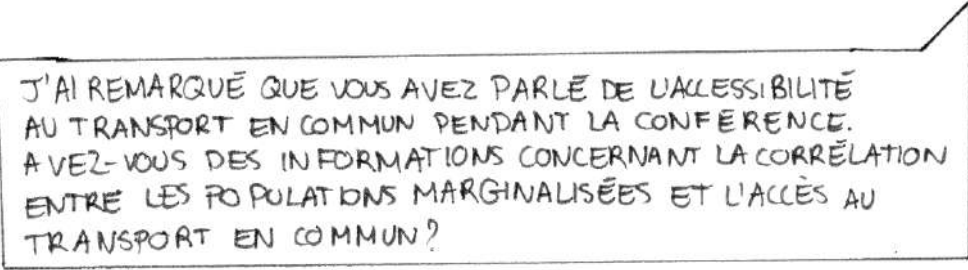


Description de l'image : Une bulle dit : « C'est intéressant ce que vous dites ! Ça me fait penser à... » Une deuxième bulle dit : « Vous avez raison, d'ailleurs... »

- **Revenir aux points communs** : Lors d'une discussion, il peut être utile de revenir à la base commune de compréhension (ou le plus petit dénominateur commun). Par exemple, on s'accorde pour dire qu'on veut que les gouvernements en fassent plus, que la biodiversité est en déclin, etc.

- **Poser une question aussi c'est sensibiliser !** Pendant un cours, une conférence, un panel, lorsque le moment vient de poser une question, on peut contribuer à sensibiliser les autres personnes y assistant ou même les personnes animant la conférence ! Il est important de toujours avoir du respect et une vraie curiosité quand on pose une question. Même si vous

pensez connaître la réponse vous-même, amener la personne à en parler peut ouvrir les yeux d'autres membres de l'assistance.



J'AI REMARQUÉ QUE VOUS AVEZ PARLÉ DE L'ACCESSIBILITÉ AU TRANSPORT EN COMMUN PENDANT LA CONFÉRENCE. AVEZ-VOUS DES INFORMATIONS CONCERNANT LA CORRÉLATION ENTRE LES POPULATIONS MARGINALISÉES ET L'ACCÈS AU TRANSPORT EN COMMUN ?

Description de l'image : Une bulle dit : « J'ai remarqué que vous avez parlé de l'accessibilité au transport en commun pendant la conférence. Avez-vous des informations concernant la corrélation entre les populations marginalisées ou appauvries et l'accès au transport en commun ? »

- **Accepter le doute** : C'est correct – et c'est fort – de dire « je ne sais pas ». Ça prouve qu'on est capable de mettre en doute notre discours, qu'on n'essaie pas d'endoctriner qui que ce soit. On est aussi en constante recherche d'amélioration, d'information, par rapport au sujet dont on parle.



JE NE SAIS PAS, MAIS JE SAIS OÙ TROUVER L'INFO OU À QUI PARLER!

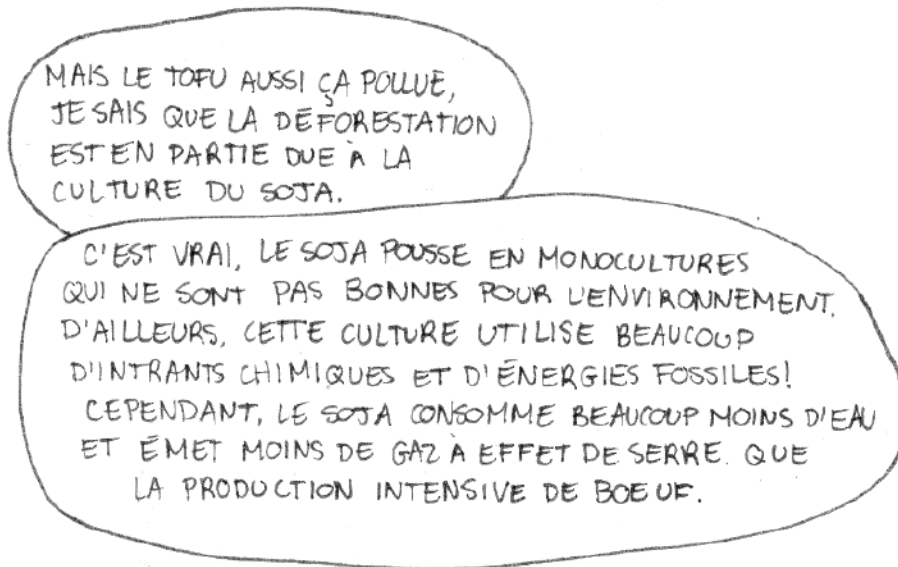
C'EST UNE QUESTION INTÉRESSANTE, JE ME DEMANDE LA MÊME CHOSE!

JE TE REVIENS LA PROCHAINE FOIS AVEC CETTE INFORMATION!

Description de l'image : Une bulle dit : « Je ne sais pas. Mais je sais où trouver l'info ou à qui parler ! » Une deuxième bulle dit : « Je te reviens la prochaine fois avec cette information ! » Une troisième bulle dit : « C'est une question intéressante, je me demande ça aussi ! »

- **Écouter l'autre** : Un argument qui va à l'encontre de notre discours est une occasion de s'informer, de nuancer sa position, d'en apprendre plus. Aucune cause n'a que du bon ou que du mauvais ! Souvent (pas toujours), les contre-arguments naissent d'une vraie curiosité, pas d'un désir de « détruire » notre argument. Bien connaître les défauts de la cause dont on parle permet encore une fois de faire briller notre esprit nuancé et de repousser les critiques pouvant nous traiter d'être « dogmatiques » ou de « rêver ». Il n'y a pas de solution miracle,

mais bien plusieurs solutions qui forment des synergies et sont complémentaires. Parfois, notre interlocutrice ou notre interlocuteur dit des éléments faux ou qui nous contrarient énormément. Il est toujours possible de contredire les faussetés en adoptant une attitude calme. En ce qui a trait aux propos contrariants, il y a de beaux liens à faire avec la notion de privilège (plus d'information là-dessus au chapitre 4 !).



Description de l'image : Une bulle dit : « Mais le tofu aussi ça pollue, je sais que la déforestation est en partie due à la culture du soja. » Une bulle répond : « C'est vrai, le soja pousse en monocultures qui ne sont pas bonnes pour l'environnement. D'ailleurs, non seulement la culture du soja contribue à la déforestation, mais elle utilise beaucoup d'intrants chimiques et d'énergies fossiles. Cependant, le soja consomme beaucoup moins d'eau et émet moins de gaz à effet de serre que le bœuf ! »

- **Se rappeler qu'on n'est pas seule ou seul** : On doit aussi se rappeler que l'on n'est pas la seule personne à agir dans la vie de celles et ceux qu'on veut sensibiliser. Parfois, notre message ne va pas toucher les gens dès la première fois. Mais une expérience vécue plus tard ou le discours d'une autre personne peut déclencher un changement. Notre façon de sensibiliser ne convient pas à tous les types de public – et c'est correct ! D'autres personnes ont d'autres approches qui elles toucheront plus (ou moins) différents publics. Il est impossible de convaincre tout le monde, mais il est possible d'infléchir la façon de voir les choses d'une personne. De plus, il est important d'avoir des attentes réalistes à l'égard de notre interlocutrice ou notre interlocuteur. Si on diminue la résistance d'une personne face à nos idées, c'est déjà une victoire même si l'immensité de la tâche est décourageante. Il faut également accepter qu'on ne puisse pas toujours faire des gains et c'est correct ainsi.

Bonus : C'est bon d'avoir des gens avec qui on n'a pas besoin de s'obstiner pour se reposer mentalement.



Description de l'image : Un visage crayonné représentant Élise est lié à une bulle disant : « Je sais que ça m'est arrivé plein de fois ! Quand on m'a parlé d'urbanisme de proximité pour la première fois, ça m'a laissée complètement indifférente. Maintenant, je suis une immense fan de la "ville de 15 minutes" ! Pareil pour le zéro déchet. Il fallait juste que la bonne personne pour moi m'en parle avec le bon ton pour que je m'y mette avec plaisir. »

- **Pratiquer, pratiquer, pratiquer !** On s'améliore en s'entraînant à sensibiliser toutes sortes de publics, avec toutes sortes de méthodes, dans des situations variées. On finit par trouver la méthode qui nous convient le mieux, le public avec lequel on a le plus de naturel.

Voici d'autres stratégies possibles :

- Ouvrir les bras (le langage non verbal compte aussi) ;
- Sourire (symbole d'accueil et de chaleur) ;
- Énoncer des faits et les appuyer ;
- Parler à une seule personne à la fois ;
- Persévérer (dans la limite du possible, de nos capacités, de notre énergie) ;
- Utiliser l'humour ;
- Varier les moyens (jeux, dessins, gestes, conseils de livres, écoute de documentaires ou de séries, etc.).

3.3. Communiquer avec les médias

Face à des représentantes et des représentants des médias, que ce soit la télévision, la radio ou le journal, sachez que rien ne vous oblige à leur parler. Respectez vos limites : si vous ne voulez pas parler, ne le faites pas. Chaque personne a le droit de ne pas être identifiée, et vous n'avez qu'à ne pas donner votre nom de famille. Soyez fermes dans vos limites, car les médias peuvent parfois être insistants et donner l'impression de devoir absolument répondre à leurs questions.

- Si possible, avant la rencontre, préparez des messages clés (ces messages expliquent ce que vous faites et pourquoi). Mon conseil : n'ayez jamais plus de trois messages, sinon on se perd. Voici un exemple :

(1) Nous sommes ici aujourd'hui pour dénoncer les pétrolières qui, de concert avec les gouvernements, mettent en péril notre avenir. (2) Nous ne pouvons pas les laisser continuer ainsi, il faut s'unir ! (3) C'est notre argent qui finance les pétrolières, c'est à nous de les arrêter !

- Ne dites que des choses auxquelles vous croyez : si un média vous met des mots dans la bouche, corrigez-la gentiment et redonnez vos messages clés.

Voici une petite mise en situation fictive d'un entretien avec un journaliste :

Journaliste : Donc vous êtes en train de me dire qu'on doit arrêter de vivre pour ne pas polluer ???

Vous : Vous m'avez mal compris. Aujourd'hui, nous appelons les gens à l'action : nous devons rappeler aux gouvernements que c'est notre argent qui finance les pétrolières, et que nous avons le pouvoir de les arrêter.

- Si vous sentez que le média veut simplement vous piéger ou part sur un autre sujet et que vous sentez qu'il ne prend pas en compte vos messages, restez calme et mettez fin à la conversation poliment.

Par exemple :

Journaliste : Donc vous là, vous êtes des jeunes, est ce que vous ne pensez pas que vous faites juste embêter les vieux pour rien ? On ne va pas mourir voyons, c'est votre éco-anxiété ça...

Vous : Vous m'excuserez, j'ai l'impression que notre conversation ne mène nulle part. Je suis ici pour (rappeler vos messages), maintenant je dois y retourner, passez une belle journée.

- Si vous vous trompez ou avez mal formulé votre phrase, vous avez le droit de reformuler.

Finalement, restez vous-même ! Les gens vous écouteront s'ils sentent que vous êtes véridiques (vous-mêmes) et croyez en la cause.

3.3. Comment ne pas culpabiliser les gens ?

Par Félix

Trouver une manière de ne pas culpabiliser les gens pour leurs actions ou leur inaction environnementale est primordial. Je crois qu'une personne qui a le pouvoir de prendre des

décisions pour autrui en matière environnementale, comme une personne élue ou une entreprise, se doit d'être responsable de ses actions. Cependant, la grande majorité des gens ne font pas partie de ces personnes en position de pouvoir et se sentent souvent coupables. Ceci amène donc un problème sérieux dans la perception de la lutte environnementale.

Je pourrais illustrer le problème avec une anecdote personnelle. En tant que végétalien, chaque fois que je suis forcé d'aborder le sujet du végétalisme avec des omnivores, j'entends souvent les phrases suivantes : « J'essaie de réduire ma consommation de viande », « Je mange un repas végété par semaine », « Je bois du lait d'amande dans mon café le matin », etc. Ce n'est pas que je ne suis pas intéressé par leurs habitudes alimentaires, mais le fait que je sois végétalien ne devrait pas les forcer à justifier leur consommation de produits animaux.

À priori, il n'est pas négatif que ces personnes essaient de réduire leur consommation de viande. Le problème réside dans le fait que ce n'est souvent pas le cas en réalité ou que la différence n'est pas significative. On se retrouve donc dans une situation où des personnes se sentent obligées de défendre leur position morale au lieu de discuter réellement de moyens pour faire avancer la cause.

Il est donc primordial d'encourager les actions positives sans culpabiliser les gens. Il n'existe aucune solution magique à ce problème, mais certains comportements peuvent améliorer la situation. Notamment, en se mettant dans les chaussures de l'autre, il est possible d'adapter son langage pour rendre l'autre à l'aise. Il est aussi important de ne pas invalider les sentiments et les expériences de la personne avec laquelle on communique. Il faut apprendre à renchérir sans attaquer ni réduire le vécu de l'autre.

En pratique, je conseille toujours aux militantes et aux militants de penser à une situation dans leur vie où leur action n'était pas éthique afin de se rappeler comment on se sent lorsque quelqu'un souligne une de nos erreurs. On comprend qu'il est commun d'adopter des comportements défensifs dans un moment semblable.

3.4. Comment faire valoir et résonner ma voix ?

Par Odile

Il peut être décourageant de publier sur les médias sociaux, alors qu'on sait qu'on se fait envahir par une marée d'informations tous les jours. Il peut être effrayant de prendre la parole au sein de groupes ayant des opinions diamétralement opposées aux nôtres. Il peut être angoissant de s'adresser à nos représentantes et représentants politiques pour leur demander de s'opposer à des compagnies qui choisissent l'argent au détriment de la vie. Bref, il peut paraître difficile de faire résonner ta voix. Pourtant, TU N'ES PAS SEULE OU SEUL ! Ne l'oublie jamais, ta communauté a ton *back*.

Sans blague, ta place est unique et chaque personne mérite d'être écoutée.

Et pourtant, n'oublie jamais de revoir tes privilèges avant d'élever la voix. Mais ça tu le savais déjà. Je crois que je le rappelle assez souvent. ;)

Boom, maintenant on *drop* la bombe ! Je te partage quelques astuces que j'ai apprises depuis que je suis militante.

7 règles d'or :

1. Utilise le levier du nombre, trouve des moments pour te rassembler avec les personnes qui veulent que ça bouge. Apprends de ces gens.
2. Soit créative ou créatif, que ce soit avec ton nouveau compte TikTok ou tes pipelines en PVC pour la prochaine manif. Plus c'est étrange, plus ça dérange.
3. Paie Facebook pour ressortir partout dans les algorithmes ;) (ça c'est une *joke*)
4. Dans ton message, assure-toi de mettre trois choses essentielles : ta tête, ton cœur et le chemin à suivre. Selon le psychologue Jonathan Haidt, le côté rationnel de notre esprit a besoin d'être guidé, il faut que le message soit clair. Ensuite, le côté émotionnel doit être sollicité : concocte des messages qui viennent chercher le cœur. C'est la meilleure façon de se connecter avec les autres et de solliciter le passage à l'action. Finalement, il faut tracer le chemin pour les gens. Ainsi, le message aura plus d'impact s'il est transmis dans la même langue que celle de la personne à qui on s'adresse. Et là, je parle du vocabulaire, du registre de langue, de la nécessité de vulgariser nos propos et de s'adapter à l'autre.
5. Le contenu du message ne devrait jamais prendre un ton de jugement ou de dévalorisation envers des individus alliés – ou du moins potentiellement alliés. À l'écrit, il faut se lire, se lire, se relire, se relire encore et se faire relire par quelqu'un d'autre. Parfois, tu n'en as pas conscience, mais tes propres biais et préjugés peuvent s'incruster dans tes messages.
6. À la fin de la communication, les personnes doivent sentir qu'elles ont un choix, qu'elles sont autonomes de décider si oui ou non elles reçoivent le message.
7. Finalement, trois mots : confiance, espoir et persévérance (je ne saurais insister sur l'importance de ces derniers). À l'échelle de la province ou du pays et même à l'international, chaque geste compte. Ne banalise pas ta participation à des manifestations ou à des pétitions de toutes sortes. Continue de te mobiliser avec ta communauté.

Tranche de vie : Je te partage la fois où mon groupe Katimavik et moi avons érigé une enseigne de 12 pieds par 32 pieds au sommet d'une colline surplombant un lac. Ce lac a été nommé Ramsey par les colons, mais il avait déjà un nom en anishnaabemowin : Bitimagamasing. L'enseigne a été inaugurée en 2018 et est toujours présente en 2021 au cœur de la Ville de Sudbury en Ontario.



Décembre 2018.

Crédit photo : Bruce McComber.

Description de l'image : La photo montre dix personnes souriantes, posant devant une très grande pancarte de couleur bleu foncé. Le groupe est debout sur une plateforme de bois à flanc d'une colline enneigée. Les personnes portent toutes un chandail gris, certaines portent un manteau. Sur la pancarte, il est écrit en lettres bleu clair : Bitimagamasing. Plus bas, les personnes cachent une partie des mots. On peut lire en anglais : Water... side the hill.



Décembre 2020.

Crédit photo : Bruce McComber.

Description de l'image : La photo montre une colline à moitié enneigée, avec des arbres nus. En bas de la colline, on voit le début d'un lac gelé. Au milieu de la colline, il y a une très grande pancarte bleu foncé avec des lettres bleu clair qui lisent : Bitimagamasing ainsi qu'une phrase

écrite plus petite. La pancarte est faite pour qu'on puisse lire les mots de loin. Bitimagamasing surplombant le lac du même nom en anishnaabemowin (langue du peuple anishnaabe, vivant sur le territoire bien avant l'arrivée du premier colon européen).

3.5. Comment être en congruence dans ses actions et ses valeurs ?

Par Félix, Ève-Gabrielle et Marianne

Témoignage de Félix

Il est souvent facile d'être très sévère envers nous-mêmes quand on en vient à juger nos propres actions environnementales. Même s'il est souvent facile de tomber dans le jugement de soi, il est vrai qu'il est crucial d'agir sur le plan individuel. Personnellement, mon chemin vers une vie plus éco consciente s'est fait en plusieurs étapes.

En effet, je crois que pour faire preuve de congruence entre ses actions et ses valeurs, il est important d'établir un équilibre entre ses connaissances sur le sujet et ses actions pour l'environnement. Plus concrètement, si vous lisez sur un nouveau sujet (prenons la décroissance par exemple), il est important de ne pas changer sa vie après avoir lu un livre ou deux. Pour reprendre l'illustration de la décroissance, ne vendez pas votre auto après avoir rendu votre livre à la bibliothèque. Dans cet exemple, vous allez trop loin avec des actions impulsives que vous pourriez regretter très rapidement. Il serait plus judicieux de commencer avec des actions plus subtiles comme réduire les achats impulsifs sur Internet. C'est le processus de transition qui rend les actions importantes et qui fait que nos changements individuels ont un impact.

D'un autre côté, il est important de ne pas attendre d'avoir fait l'équivalent d'un doctorat sur un sujet pour pouvoir mettre en application nos apprentissages. Sinon, on peut tomber dans le cercle vicieux de la paralysie d'analyse. En effet, lorsqu'une quantité énorme de données existe pour un même problème, il devient très difficile d'arrêter de se renseigner et pour résoudre le problème en soi. À mon avis, la meilleure manière d'attaquer ce problème est d'intégrer toujours un peu de découvertes environnementales dans notre quotidien. Ainsi, il est plus facile de trouver ce qui est réaliste pour nous et ce qui fonctionne le mieux dans notre vie.

En suivant cette philosophie, il devient plus difficile de manquer de cohérence ou de congruence avec ses valeurs, car les connaissances sont toujours accompagnées d'actions et vice-versa.

Témoignage de Marianne

Pour moi, être en congruence dans ses actions et ses valeurs signifie que nous faisons tout notre possible pour intégrer des attitudes pro-environnementales, de manière individuelle et collective, à notre façon d'agir. Cela signifie savoir se mettre des limites, mais aussi persister, par passion et par conviction, à travers le temps. Il se peut très bien que des gens remettent en doute la pertinence de nos gestes, même si les preuves s'accumulent quant aux effets positifs des pratiques écoresponsables (par exemple, leurs bienfaits sur la santé physique et mentale). Il se peut très bien qu'on se sente seule ou seul dans nos démarches, ou qu'un séjour

dans un pays ou on accorde moins d'importance à l'environnement nous fasse sentir isolée ou isolé devant la crise. Pour ma part, c'est dans des endroits inattendus que j'ai parfois trouvé des personnes alliées. Il faut donc se dire que nous sommes toujours plus nombreuses et nombreux et tenir mordicus à nos valeurs, en respectant nos limites.

Témoignage d'Ève-Gabrielle

Être cohérente dans mes actions et mes valeurs est quelque chose de fondamental pour moi. Au quotidien, je fais de mon mieux pour que mes gestes reflètent ce que je prône. Le plus souvent possible, je m'assure d'être en mesure de justifier mes actions. Par exemple, si je trouve que l'industrie de la mode est réellement néfaste pour les êtres vivants et leur environnement, je pourrais arrêter de consommer dans les magasins et plutôt apprendre à réparer mes vêtements. Nos comportements ont beaucoup d'influence sur les gens qui nous côtoient... Je tente de trouver un équilibre entre congruence et bien-être, car il faut toujours se rappeler que ce n'est pas possible d'avoir des comportements parfaits en tout temps. Un bon exemple serait celui du véganisme. Je suis végane depuis plus de trois ans, car je ne pouvais plus supporter une industrie aussi dommageable. Au début, j'étais hyper rigide et je ne me laissais aucun droit à l'erreur. Je voulais prouver au monde entier à quel point c'était facile de respecter ses valeurs au quotidien. Par contre, au fil du temps, je me suis épuisée à trop vouloir avoir des comportements idéaux... Dans certaines situations, j'ai dû consommer des produits non véganes, mais cela ne fait pas de moi une personne incohérente pour autant. Je fais de mon mieux considérant les conditions de la société dans laquelle on vit. Sans vouloir atteindre la perfection totale, c'est totalement possible d'être en congruence dans ses actions et ses valeurs.

3.6. Comment écouter ?

Par Félix et Ève-Gabrielle

Témoignage d'Ève-Gabrielle

Ah, l'écoute... Un sujet tellement important dont on ne parle pas assez ! Depuis que je suis toute jeune, ma mère critique beaucoup le manque d'écoute dans nos débats familiaux. Elle s'abstient souvent de parler, car elle sent que personne ne veut s'ouvrir à ce qu'elle a à dire. Tout le monde se sent pointé du doigt, et personne n'est vraiment à l'écoute des arguments mentionnés. C'est donc pourquoi la plupart de nos débats finissent en chicane. On a énormément à apprendre en ce qui concerne l'écoute.

Un synonyme de l'écoute pourrait être l'ouverture. Pour réellement comprendre les propos de la personne à qui nous parlons, nous devons nous ouvrir à elle. Nous devons toujours garder en tête qu'on a l'opportunité d'apprendre quelque chose en écoutant. Le but d'une discussion n'est pas de convaincre l'autre qu'on a raison ; ce n'est pas un discours. Le but est plutôt de construire un dialogue de compréhension, en laissant de côté les préjugés. Comme disait sagement Confucius, « Si l'homme a deux oreilles et une bouche, c'est pour écouter deux fois plus qu'il ne parle. » Je crois que cette phrase devrait résonner en nous chaque fois que nous communiquons avec les autres.

Témoignage de Félix

La réponse à la question sur l'écoute en est une qui est à la fois très complexe et très simple en même temps. Étant donné que le sujet a déjà été abordé plus haut, je vais m'attarder sur une autre facette de l'écoute et des discussions de société : comment agir sur les médias sociaux ?

Il est évident que le climat peut être très toxique sur les réseaux sociaux pour tout ce qui est le moins politisé. Il devient beaucoup trop facile de voir les interactions comme une guerre et non comme un échange d'idées. Malheureusement, la polarisation est rendue si forte qu'il n'est même pas possible d'être en accord avec certains points et en désaccord avec d'autres. C'est pourquoi je propose de ne pas ajouter du feu sur les flammes en tentant de convaincre des gens qui ne seront jamais convaincus sur les réseaux sociaux.

Pour être bien clair, je ne propose pas de rester dans nos chambres à échos, au contraire j'encourage toujours la discussion entre les individus quand ceux-ci discutent de vive voix. Je propose simplement que nous arrêtions de voir les autres comme des humains lorsque des ordinateurs nous séparent, rendant une discussion respectueuse quasi-impossible.

Je sais que cela peut paraître difficile, mais si nous sommes à la recherche d'une société unifiée derrière l'action climatique, nous ne pouvons pas l'atteindre avec ce climat polarisé sur les réseaux sociaux.

4. Au-delà de mon action : les actions collectives

4.1. Appartenance au réseau

Par Solène

Souvent, on me demande pourquoi je milite pour le climat : quelles sont les raisons qui me poussent à continuer la lutte malgré les défis ?

La réponse est simple : j'appartiens à une communauté, une famille tissée serrée. Ce sont ces personnes qui me motivent à continuer, me font grandir et m'ont permis de devenir celle que je suis. Sans cette famille, je ne serais pas la même. Nous avons beau être différentes et différents, nous voulons la même chose et vivons des montagnes russes d'émotions ensemble. Ça crée inévitablement des liens forts.

Trouver ma « famille activiste » ne s'est pas fait du premier coup, et je sais que le milieu militant peut sembler dur d'approche – peut-être même fermé. On peut ne pas savoir par où commencer, et c'est normal ! Moi aussi, je l'ai vécu. Je suis allée à ma première manifestation avec un ami, mais nous ne connaissions personne. Timidement, j'ai approché quelques activistes qui me semblaient sympathiques et plus novices comme moi, et nous avons commencé à jaser. Ces personnes sont devenues mes premières amies militantes et premiers amis militants. Nous nous invitons aux manifestations et organisons même des activités sans rapport à l'activisme. Lentement, je me suis ouverte aux autres et me suis impliquée dans des groupes de travail, j'ai rencontré de nouvelles personnes et ai entrepris des projets avec elles. C'est grâce à ces projets, discussions et activités que j'ai pu rencontrer des gens formidables.

Voici donc mes conseils pour toi qui souhaites te créer un réseau !

1. Rends-toi aux manifestations, barbecues et autres activités sociales organisées par le groupe ou la communauté que tu aimerais rejoindre.
2. Trouve quelques personnes avec qui ça clique et implique-toi avec elles.
3. N'hésite pas à rencontrer de nouvelles personnes et à oser de nouvelles choses si tu t'en sens capable !

J'espère sincèrement que tu auras la chance de trouver une « famille activiste » comme la mienne ! Et si nous nous croisons, n'hésite pas à me faire signe, ça fait toujours plaisir de rencontrer de nouvelles personnes !



Description de l'image : Un photomontage dont le titre est *Ma famille activiste*. En haut de l'image, une photo rognée en forme de bannière montre un groupe de personnes prenant une pose avec le poing levé. Le titre (*Ma famille activiste*) est écrit en lettres blanches courbes par-dessus la photo. En dessous, six photos en couleurs ou en noir et blanc sont placées dans différentes orientations. Les photos montrent des groupes de personnes souriantes dans plusieurs manifestations, qui représentent la communauté d'activistes de Solène (autrice du photomontage).

4.2. Comment prendre soin de moi en tant qu'activiste ? L'éco-anxiété, la gestion de la pression et le sentiment de solitude

Par Ève-Gabrielle

La fatigue militante est quelque chose dont on entend plus ou moins parler, mais qui fait partie du quotidien d'une grande partie des personnes impliquées dans une cause. Quand je commençais à m'impliquer il y a quelques années, je voulais être partout en même temps... Crise climatique, droits de la personne, enjeux des Peuples autochtones, féminisme : la liste est infinie. Je voulais avoir un impact dans toutes les causes. À cette époque, je ne réalisais pas que c'était impossible et que je m'épuisais... À force d'être partout tout le temps, je n'étais jamais vraiment là. Le monde de l'activisme peut être infiniment beau, mais si on n'établit pas nos limites, un épuisement total est inévitable (malgré tout, c'est un immense privilège de pouvoir militer, ce sera abordé plus un peu plus loin). Tu ne peux pas sauver le monde seule ou seul. Tu as besoin de sentir que les gens collaborent avec toi. Pour gérer la pression, tu dois combattre le sentiment de solitude qui peut venir avec la sensibilité aux enjeux mondiaux.

Je vis avec l'écoanxiété depuis assez longtemps et je sais à quel point cela peut envahir nos pensées. Il y a deux ans, je consultais une psychologue principalement pour apprendre à gérer l'écoanxiété... Elle avait beaucoup de difficultés à me conseiller puisque c'est un type d'anxiété assez nouveau. J'ai donc fini par développer quelques techniques par moi-même au fil du temps.

1. J'ai réalisé à quel point le rapport entre la nature et nous-mêmes est primordial pour combattre l'écoanxiété. Lorsque je me promène en forêt, je me rappelle à quel point les humains sont liés à la nature et je me sens presque immédiatement mieux. Je te prescris donc un bain de forêt, à faire le plus souvent possible !
2. Rencontrer d'autres personnes militantes est extrêmement important. On se sent vraiment moins seule ou seul de cette façon et cela nous permet de créer des projets collectifs à plus grande échelle (exactement comme ce recueil créé par un groupe de jeunes). Voici un site très pertinent qui rassemble les groupes environnementaux du Québec, si jamais tu as envie d'y jeter un coup d'œil ! <https://rqge.qc.ca/repertoire/pg/32/>
3. Ne pas trop s'en mettre sur les épaules est primordial... Il y a quelques années, je me sentais coupable chaque fois que je posais un geste qui n'était pas bénéfique pour l'environnement. Je devenais enragée dès que je voyais quiconque jeter un déchet à la poubelle ou embarquer dans une voiture (moi-même y compris). C'était excessivement néfaste, car j'avais de trop hautes attentes envers mes proches et moi-même. Aujourd'hui, je réalise qu'être parfaite ou parfait est impossible. J'essaie donc de conserver mon énergie pour d'autres choses que la culpabilité.
4. Lorsqu'on sent la fatigue mentale qui s'accumule, il se peut que ce soit parce que notre cerveau est submergé de nouvelles alarmantes. C'est pourquoi il est infiniment important de s'autoriser des pauses loin de toute source d'informations pouvant susciter des émotions fortes. Quand c'est trop, c'est trop.
5. Dernier petit conseil : se donner le droit de ne pas bien aller et de vouloir pleurer en boule une fois de temps en temps. Tout ce qui se passe est extrêmement difficile à digérer et c'est totalement normal de ne pas savoir comment gérer tout cela...

Bref, *prends soin de toi*. On l'entend souvent, cette phrase-là, je sais... C'est presque devenu une mode... Mais très franchement, c'est le meilleur cadeau que tu puisses faire au monde et à toi-même. T'es forte, t'es fort !



4.3. Prendre la place qui me revient

Par Jude

Prendre la place qui nous revient peut être une étape difficile, peu importe le domaine. C'est néanmoins une étape cruciale vers le changement, qu'il soit personnel ou collectif. On doute parfois de nos capacités, de nos connaissances, de notre appartenance à un mouvement, particulièrement au début de notre implication. Je considère avoir beaucoup de confiance en moi, pourtant je me reconnais dans cette description. Face à l'inconnu, il est normal d'avoir peur, de se sentir déboussolé·e et intimidé·e, et c'est pourquoi il est important de se renseigner et d'apprendre : apprendre sur le mouvement, sur les gens qui y sont impliqués, leurs revendications, les raisons derrière ces revendications, mais également d'en apprendre sur nous-même.

Nous sommes tous humains avec nos forces et nos faiblesses. Comme personne non-binaire impliqué·e dans les luttes pour la communauté 2SLGBTQIA+, je me suis retrouvé·e un peu malgré moi dans la lutte pour l'environnement, mais comme personne en situation de handicap, mes actions sont plus restreintes que celles de mes collègues physiquement aptes. J'ai également du mal à saisir certains concepts et à retenir des faits. Pour toutes ces raisons, je me sens souvent comme un·e imposteur·e dans la lutte environnementale. Je me rappelle cependant que cette lutte est également la mienne, la lutte pour MON futur et celui de mes

collègues, et que mes actions, aussi infimes soient-elles, ont un impact. Même si je suis presque incapable d'aller manifester physiquement, rien ne m'empêche d'aider mes collègues en créant des affiches et manifestant en ligne.

Il n'existe pas de façon d'agir qui soit universelle, qui soit efficace pour toutes et tous, c'est pourquoi il est important d'apprendre à se connaître soi-même pour être capable de prendre la place qui nous revient.

4.4. Mes privilèges : je les reconnais, je les utilise comment ?

Par Odile et Alexia

4.4.1. La notion de privilèges

Témoignage d'Alexia

Il est de ma compréhension que la notion même de privilèges vient du fait que nous existons dans des sociétés avec des systèmes hiérarchiques qui sont, par leur nature, oppressifs. Ces systèmes ont été construits en majorité par et pour les personnes blanches aux traits européens, hommes, cisgenres, hétérosexuelles, éduquées, neurotypiques, sans handicaps (visibles ou non) et de classe moyenne à élevée... et la liste de privilèges continue. Quand je dis « construits par et pour », je n'essaie pas d'invalider les contributions à la construction de nos sociétés faites par les personnes qui n'entrent pas dans ces catégories ; j'essaie plutôt de dire que nos systèmes sont faits de sorte que certaines catégories d'individus s'épanouissent plus facilement et d'autres plus difficilement, puisque le pouvoir a été et continue d'être de façon disproportionnée dans les mains des personnes qui rentrent dans ces catégories. Je continue d'apprendre sur mes privilèges, et pour l'instant ce que je comprends est qu'il faut que j'utilise mes privilèges à bon escient pour démanteler nos systèmes d'oppressions dans le but de cocréer des sociétés justes, inclusives et équitables.

Témoignage d'Odile

As-tu déjà entendu parler de la *Privilege Walk* ? En guise d'introduction, lors de la marche des privilèges, des énoncés sont donnés et il faut avancer ou reculer selon les énoncés qui s'appliquent à nous. À la fin, on prend note de notre position par rapport aux autres participantes et participants. J'aimerais partager mon expérience à ce sujet. Parce que c'est vraiment à ce moment-là qu'un énorme déclic s'est fait dans ma tête. Je suis une femme cisgenre, hétérosexuelle qui est née dans une famille relativement aisée. J'ai grandi avec beaucoup de gens encore plus aisés autour de moi. Voilà, en faisant la marche des privilèges avec une douzaine de personnes, j'ai constaté que je me retrouvais en tête de la majorité du groupe. Un exercice de cette trempe permet de remettre les choses en perspective. J'ai été mise devant un exercice d'humilité très puissant.

4.4.2. Utiliser ses privilèges à bon escient

Par Odile

J'utilise mes privilèges en renforçant la voix de groupes invisibles aux yeux de la majorité. Puisque j'ai du temps, de l'argent, un réseau social élargi, aucun handicap et une grande liste de privilèges à mon actif, il m'est possible de tendre le micro aux personnes qui subissent des

oppressions. Pour ma part, cela se traduit concrètement en partageant des publications sur les réseaux sociaux, en m'éduquant et m'informant constamment sur les nouveaux mouvements de justice sociale, en soutenant financièrement certaines luttes et en participant à leurs actions. Au sein d'un groupe, cela signifie qu'avant de prendre la parole je laisse le temps aux personnes opprimées qui s'y trouvent de s'exprimer. Bien sûr, je ne suis pas parfaite et je peux toujours m'améliorer.

Je ne saurais insister assez sur le point de l'éducation. Voici un exemple d'un mouvement controversé apparu en ligne en juin 2020 : le « Blackout Tuesday ». Il s'agit d'un exemple très concret de la nécessité de trouver la bonne information avant de prendre action. Ce mouvement consistait à publier une image de carré noir sur sa page de réseau social. Il a pris de l'ampleur et cela a été critiqué par plusieurs activistes. Effectivement, plusieurs manifestations continuaient d'avoir lieu dans les rues pour dénoncer le profilage racial et la violence policière à l'égard des personnes noires et racisées. Le fait d'inonder les plateformes de réseaux sociaux de carrés noirs a invisibilisé les publications qui dénonçaient des actes de violences policières et répression de l'État ou qui éduquaient le public sur le mouvement *Black Lives Matter*. Ainsi, cette journée-là, les forces de l'État ne ressentaient plus la pression d'être observées par le monde entier et pouvaient poursuivre leurs actes de répression.

Bien utiliser ses privilèges peut aussi se traduire par prendre le temps de réfléchir sur la signification d'être une personne privilégiée.

Je suis une personne privilégiée donc je peux choisir de militer ou non. Effectivement, dans un système dans lequel je suis conforme à la norme ou à la majorité et où je suis respectée de part et d'autre, je ne vis pas constamment des oppressions. Je reconnais que ce n'est pas le cas pour tout le monde. Dans un système où des personnes bénéficient de plus de droits que d'autres, ces dernières n'ont pas le loisir de **choisir** de militer. Se tenir droit devant la suprématie blanche est, pour ces personnes, en soi un acte militant. Le militantisme, pour le groupe majoritaire dont je fais partie, est un devoir et une responsabilité en vue d'assurer le respect des droits humains fondamentaux de chaque être humain.

Au sein d'une population, il y a également une hiérarchisation des individus comportant un spectre de personnes avec plus ou moins de privilèges. En étant plus privilégiée, je peux faire du militantisme une de mes priorités. Ce n'est encore une fois pas le cas pour tout le monde.

4.4.3. Fragilité blanche

Par Odile

On jase là, mais la fragilité blanche existe et il faut s'en rendre compte. Quand une personne racisée fait remarquer à une personne blanche qu'elle a commis une bévue de type raciste, la personne blanche a tendance à se sentir visée, coupable ou injustement accusée. Cette forme de réaction engendre une quasi-nécessité de la personne racisée à rassurer la personne blanche et à lui signifier qu'en tant que personne « ça va, rien ne cloche quoi ». Le problème dans cette dynamique est qu'une fois réconfortée, la personne blanche oublie souvent ses biais et ses acquis racistes. Ceci efface le questionnement par rapport au racisme et à la société inégalitaire dans laquelle nous vivons. La fragilité blanche sous-tend ceci : une « bonne personne » blanche ne peut pas être raciste, le racisme c'est seulement des comportements ou paroles volontaires et conscientes. Pourtant c'est faux, le racisme c'est aussi beaucoup de

comportements et discours inconscients ayant été internalisés depuis la tendre enfance (Pierre, 2016).

Ok, maintenant on va passer à la pratique. D'abord, en tant que personne blanche, il est normal de ressentir un inconfort lorsqu'on se fait donner de la rétroaction négative par rapport à des faits et des gestes racistes. Cet inconfort est la manifestation de la fragilité blanche. À ce moment-là, en tant que militantes ou militants, il est bon de prendre un moment pour réfléchir à nos erreurs et à comment il nous est possible de faire mieux la prochaine fois.

Personnellement, quand cela m'arrive, je vais m'informer sur la situation, je lis sur le sujet. Il est nécessaire de ne pas rejeter du revers de la main ce que notre interlocutrice ou notre interlocuteur nous a témoigné. Dans une situation très vive ou douloureuse, on peut mettre des mots sur ce que l'on ressent et l'exprimer. Par exemple : « Je sais que j'ai des biais racistes à l'intérieur de moi, je fais de mon mieux pour les contrôler, mais parfois je ne me rends pas compte que je manifeste du racisme. Excuse-moi pour mes paroles et mes gestes, je ne voulais pas te blesser. »

En guise de conclusion de la section, rappelons-nous que la culpabilité ne mène nulle part. L'important est de reconnaître ses torts, de s'informer, de corriger nos erreurs et d'interpeller les autres lorsqu'on remarque des manifestations de racisme (conscient ou inconscient). Vous êtes des personnes géniales et nous sommes très heureuses et heureux que vous preniez le temps pour cette petite introspection personnelle. Au passage, le groupe des Jeunes leaders d'ENVironnement JEUnesse a aussi encore du chemin à faire ! Au cours de ce long processus, les membres du groupe ressortent mieux outillés et mieux préparés pour bâtir la société de demain, et vous aussi !

Pour aller plus loin :

- La journaliste Émilie Nicolas, l'activiste Rachel Cargle, le podcast WokeOrWhateva, l'organisme Hoodstock (<https://www.hoodstock.ca/>), le podcast The Coloured Table (<https://www.youtube.com/channel/UCL1mp8-Fu9a7y1yEnt-clzA>)
- Listes de ressources antiracistes : <https://aocvf.ca/nouvelles/ressources-pour-lutter-contre-le-racisme/>
- Un Link.tree avec pleines de bonnes ressources (en anglais) : <https://linktr.ee/blacklivesmatter>
- Béchard, D. E., & Fontaine, N. K. (2016). *Kuei, je te salue : conversation sur le racisme*. Les Éditions Écosociété.
- *Mon ami blanc* est une campagne de sensibilisation sortie en décembre 2020 qui a pour but de combattre les préjugés. Je vous invite à faire le quiz sur : <https://www.monamiblanco.org/> et surtout d'écouter les courtes vidéos d'une minute.

4.5. Quelques mots sur la décroissance

Par Sarah

La question de la décroissance en est une qui m'a longtemps paru curieuse. De quoi aurait l'air la décroissance ? Et comment transformerait-elle la société ? Plusieurs personnes détractant la décroissance la décrivent comme un retour en arrière, à une économie agricole rétrograde, anti-technologique et anti-industrielle, pendant que d'autres y voient une condition nécessaire à notre adaptation à l'environnement.

Selon Giorgios Kallis, chercheur en économie dite « écologique », la décroissance se définit comme « la réduction et la stabilisation éventuelles du flux de matière de la société » (traduction libre de Kallis, 2011). Au cœur de cette définition se trouvent la décentralisation et la relocalisation progressive de l'économie à une échelle soutenable pour l'environnement. Il ne s'agit pas d'une décroissance perpétuelle, mais d'un retour à un niveau stationnaire et durable de production, de consommation de matériaux et de capital artificiel (Kallis, 2011).

L'objectif de la décroissance n'est pas une réduction du PIB en soi. Les objectifs sont multiples et se basent sur les erreurs de notre système capitaliste. L'étude de Rockstrom et coll. (2009) sur les limites planétaires à la production suffit à nous faire comprendre que notre façon de vivre et de consommer dépasse de nombreuses limites planétaires, notamment celles des



émissions de GES, de maintien de la biodiversité et de pollution par l'azote. Voilà pourquoi la décroissance se propose comme paradigme prenant ces limites environnementales au sérieux. L'environnement ne doit plus être considéré comme externe à l'économie, mais plutôt comme un système de support à la vie essentiel pour s'assurer de la pérennité de nos modes de production. En plus de contraintes environnementales, Nicholas Georgescu-Roegen, pionnier de l'économie écologique, fonde ses recommandations sur des craintes de pénurie des

ressources naturelles, telles que la quantité finie de ressources minières et les limites à leur recyclage (Georgescu-Roegen, 1970). De plus, les chercheuses et chercheurs en décroissance intègrent au mouvement des concepts de justice sociale, de démocratie participative et de respect des droits de la personne (Fournier, 2008). Les tenants de la décroissance s'opposent ainsi aux conditions d'exploitation des populations et de la nature ainsi qu'à la délocalisation de la production qui sont malheureusement monnaie courante aujourd'hui.

Pour réussir à atteindre un virage économique, les adeptes de la décroissance proposent un changement de nos mentalités consuméristes. L'égoïsme rationnel (de l'anglais *rational self-interest*) et la maximisation du profit doivent faire place à l'entraide et à la simplicité volontaire (Fournier, 2008). Cela dit, un changement de valeurs n'est pas suffisant. Le virage économique reposerait également sur un profond changement institutionnel, voire une crise, puisque les

grandes compagnies n'ont aucun incitatif financier à réduire leur taille et leurs profits. Selon Kallis (2012), il existe un éventail de chemins pour arriver à la décroissance, lesquels s'appuient d'abord sur des mouvements sociaux, puisque c'est l'individu qui doit réclamer un changement de paradigme. Reste à voir si les citoyennes et les citoyens démontrent un intérêt envers ce changement de valeurs et de paradigme socio-économique.

De mon côté, mon principal défi lié à la décroissance est de comprendre de quoi il s'agit concrètement. Herman Daly (1994) lui donne l'apparence d'un système décentralisé composé de communautés autonomes qui utilisent principalement leurs ressources locales. Cette organisation sociale, qui n'est pas sans rappeler les communes et même les kibboutz, enracerinerait l'autonomie politique et fiscale dans le sol local. Une économie localisée (par opposition à la délocalisation) serait plus respectueuse de l'environnement et pourrait, par exemple, gérer ses déchets efficacement (Daly, 1993).

Mais au-delà de la localisation, quelles sont les mesures associées à la décroissance ? Kallis et coll. (2012) mentionnent que la localisation de la production nécessiterait une transition énergétique, puisque les combustibles fossiles sont souvent importés ou voués à l'être vu leurs stocks limités. L'énergie renouvelable est donc intrinsèquement liée à la décroissance puisqu'elle promeut l'indépendance énergétique des communautés (Daly, 1993 ; Kallis et coll., 2012). Une proposition plus ambitieuse est la restructuration ou l'élimination du libre-échange en envisageant l'échange principalement sur une base locale (Daly, 1993). Selon Daly (1993), le libre-échange est la cause principale d'exploitation et de non-respect des lois environnementales, ce qui justifie une transition vers une production localisée près du regard de celles et ceux qui consomment et ainsi soumise à leur jugement. D'autres mesures mentionnées par les adeptes de la décroissance incluent l'allocation universelle (un revenu de base assuré à toute la population sans discrimination), des emplois d'économie sociale, la diminution des heures de travail, des plafonds d'émission carbone et d'autres sources de polluants, la réduction de mégaprojets d'infrastructure en faveur de projets plus petits et la place prépondérante de la participation politique du public (Kallis, 2011).

Même si la décroissance continue d'être, à mon avis, enveloppée d'incertitude et d'idéalisme, elle n'en est pas moins utile. À l'ère du corporatisme à tout prix et du matérialisme comme objectif de vie, nous avons besoin de modèles alternatifs pour nous aider à concevoir les failles de notre système actuel. L'idée de la décroissance n'est pas nouvelle non plus : Adam Smith, rebaptisé le père des sciences économiques modernes, était conscient que la croissance infinie était impossible (Smith et Stewart, 1963). Il est temps qu'on progresse, nous aussi.

5. De l'importance de la diversité

5.1. Diversité des tactiques

Par Solène

Comme nous avons pu le constater au premier chapitre, les activistes utilisent d'innombrables tactiques utilisées pour faire avancer la justice climatique et sociale. Cette diversité est la clé pour provoquer des changements d'importance, car elle permet de toucher différemment chaque personne. Peut-être qu'une pétition s'opposant à un projet pétrolier mènera à une manifestation réunissant plusieurs signataires et qu'ensuite, au bon moment, une action de désobéissance civile sera décisive pour prouver l'absence d'acceptabilité sociale du projet. Si

tout le monde boycotte les sucres produits avec des néonicotinoïdes (substance nocive pour les abeilles) et qu'une initiative alternative est proposée gagne en popularité, les entreprises ou les organisations réaliseront éventuellement qu'elles doivent changer leurs méthodes. C'est l'union entre les stratégies et leur collaboration qui nous permet d'aller plus loin. Je crois sincèrement que nous devons nous entraider, car même si nos moyens divergent, notre but est le même. À chaque étape supplémentaire de la lutte, une action de plus fera pencher la balance. C'est ce que vous démontre le schéma de l'escalier stratégique.

L'escalier stratégique

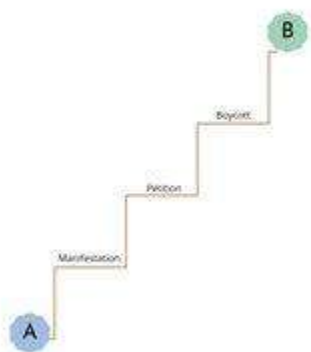
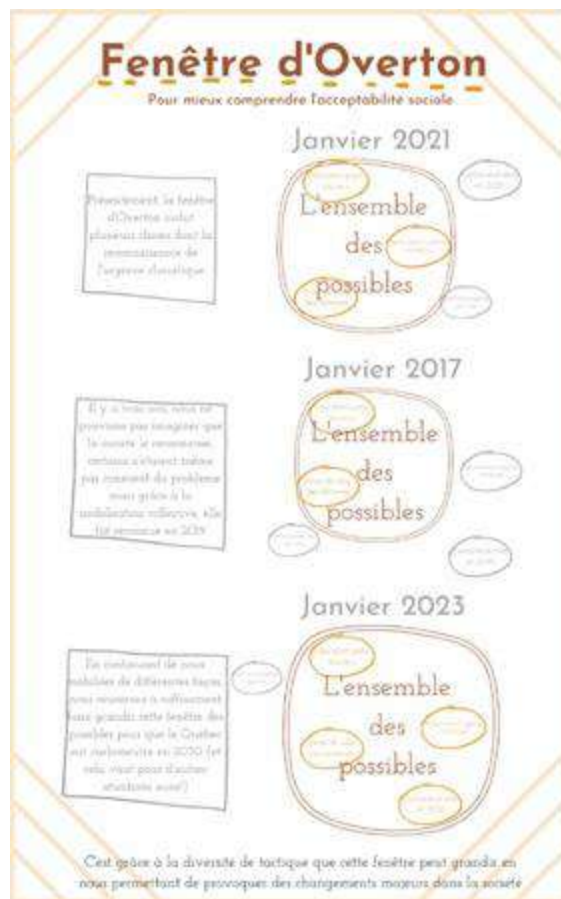


Schéma créé par Solène Tessier.

Description longue : La figure présente un diagramme en forme d'escalier. Le titre est centré. On peut lire : L'escalier stratégique. L'escalier est orangé. Tout au bas se trouve la lettre A dans un cercle bleu. Sur la première marche de l'escalier, on peut lire : Manifestation. Sur la deuxième marche, on peut lire : Pétition. Sur la troisième marche on peut lire : Boycott. Sur la dernière et quatrième marche se trouve la lettre B dans un cercle vert.

En fait, en avançant dans l'escalier stratégique, nous pouvons modifier la Fenêtre d'Overton. La Fenêtre d'Overton regroupe l'ensemble des possibles de ce que nous pouvons faire en tant que société. Pour mieux comprendre, j'ai créé un schéma dans lequel on peut voir l'évolution du phénomène de la reconnaissance de l'urgence climatique (oui, j'aime un peu trop les schémas !).



Description de l'image : L'image est un schéma décrivant le concept de la fenêtre d'Overton. Le titre du schéma est écrit en orange en haut de la page: « Fenêtre d'Overton, pour mieux comprendre l'acceptabilité sociale ». L'image est séparée en trois sections. La section du haut représente janvier 2021. La section du milieu représente janvier 2017. La section du bas représente janvier 2023. Dans chacune des sections, il y a à droite un encadré orangé intitulé: « L'ensemble des possibles ». Dans chaque section, à gauche, il y a un encadré gris avec une explication de la situation. Dans la section 2021, l'encadré gris lit: « Présentement, la fenêtre d'Overton inclut plusieurs choses dont la reconnaissance de l'urgence climatique.» À côté, dans l'encadré orange (l'ensemble des possibles), il y a trois plus petites bulles orange à l'intérieur de l'encadré qui lisent: éducation pour toutes, reconnaissance de l'urgence climatique et droit de vote des femmes. À l'extérieur de l'encadré, il y a deux petites bulles grises qui lisent: carboneutralité en 2030 et femme présidente des USA. (Schéma créé par Solène Tessier)

Dans la section 2017, l'encadré gris lit : « Il y a trois ans, nous ne pouvions pas imaginer que la société reconnaisse la crise climatique, certaines et certains n'étaient même pas conscientes ou conscients du problème. Mais grâce à la mobilisation collective, elle fut reconnue en 2019 ». À l'intérieur de l'encadré orange, il y a deux petites bulles orange qui lisent : éducation pour toutes et tous et droit de vote des femmes. À l'extérieur de l'encadré, il y a trois petites bulles grises qui lisent : carboneutralité en 2030, reconnaissance de l'urgence climatique et femme présidente des États-Unis.

Dans la section 2023, l'encadré gris lit : « En continuant de nous mobiliser de différentes façons, nous réussirons à suffisamment faire grandir cette fenêtre des possibles pour que le Québec soit carboneutre en 2030 (et cela vaut pour d'autres situations aussi) ». À côté, dans l'encadré orange (l'ensemble des possibles), il y a quatre petites bulles orange à l'intérieur de l'encadré qui lisent : éducation pour toutes

et tous, reconnaissance de l'urgence, climatique, droit de vote des femmes et carboneutralité en 2030. À l'extérieur de l'encadré, il y a une petite bulle grise qui lit : femme présidente des USA.

Tout en bas de la page, il est écrit : « C'est grâce à la diversité des tactiques que cette fenêtre peut grandir en nous permettant de provoquer des changements majeurs dans la société. »

5.2. Diversité des savoirs

Par Marianne et Élise

Face à la crise climatique, un espace est nécessaire pour l'implication de différents types de savoirs, notamment les savoirs autochtones ou locaux, regroupés sous le terme « savoirs traditionnels », qui sont reconnus dans l'Accord de Paris comme outil clé en ce qui concerne l'adaptation (CCNUCC, 2015). S'il est reconnu par de nombreuses personnes et organisations que la complémentarité et la co-existence des savoirs est importante, leur intégration formelle lors de projets reste encore trop marginale. Omettre de les intégrer de façon responsable fragilise les populations qui sont déjà très vulnérables face à la crise climatique (Gauthier, s.d ; FIDA, 2016).

Les savoirs traditionnels appartenant aux sociétés autochtones guident ces dernières dans leurs interactions avec le milieu environnant ; il existe autant de savoirs traditionnels que de diversité culturelle à travers le monde. Grâce à ces savoirs et cette connaissance fine de leur environnement, issus d'une expérience millénaire et de la transmission orale intergénérationnelle, les Autochtones sont en mesure d'élaborer des stratégies pour faire face aux phénomènes météorologiques inhabituels et à leurs conséquences (FIDA, 2016). Ainsi, ces personnes détiennent des informations très pertinentes et spécifiques par rapport à un lieu qui peuvent concrètement renforcer et préciser les données scientifiques sur ce lieu (Gauthier et coll., s.d.). Reste que les savoirs traditionnels ne reposent pas uniquement sur la connaissance du milieu. Ils permettent de relier des informations provenant de plusieurs disciplines qui n'ont généralement pas de lien avec les disciplines scientifiques occidentales que nous connaissons (Marchand et coll., 2020). Ils s'apparentent plutôt à un mode de pensée systématique appliqué à des phénomènes biologiques, physiques, culturels et spirituels (Inuit Circumpolar Council, 2015). Autrement dit, ces savoirs sont holistiques : ils ramènent la connaissance du particulier à celle de l'ensemble, au tout dans lequel il s'inscrit, et ajoutent une dimension qui manque fondamentalement à la science occidentale : le cadre culturel et spirituel.

À contrario, la science occidentale généralement impliquée lorsqu'il est question des savoirs dits « scientifiques » suit ce que l'on appelle un modèle linéaire, c'est-à-dire que le processus d'accumulation du savoir qui est basé sur les faits. Elle est notamment développée à travers l'émission d'hypothèses et la vérification de la présence de relations significatives entre des variables. Le GIEC, entre autres, préconise cette méthode. Lors de l'emploi d'une telle méthode, on peut concevoir que les données utilisées pour créer des projections et des modèles territoriaux généralisés sont décontextualisées du territoire, car elles sont échantillonnées sur quelques sites puis sont extrapolées grâce à des calculs (Marchand et coll., 2020). Somme toute, cette démarche est restreinte dans le temps et l'espace, car les chercheuses et chercheurs doivent effectuer des recherches selon un calendrier imposé (comme une année financière) ou un financement fixe (Lalonde, 2017 ; APNQL, 2014).

La question des mécanismes à l'œuvre dans la création des différents types de savoirs est un vaste et fascinant sujet. Si beaucoup de recherche collaborative et intégrée s'effectue à ce jour, il demeure pertinent de mentionner que les recherches partenariales entre Autochtones et non-Autochtones, même lorsqu'elles sont issues des meilleures pratiques possibles, ne sont pas nécessairement à l'abri des asymétries de pouvoir et de la reproduction des inégalités (Guimont-Marceau et coll., 2020).

Voici deux exemples d'intégration de différents types de savoirs. Tout d'abord, le concept de **l'espace éthique** vise à fournir un lieu de dialogue, de conseils et de partage et de validation croisée de savoirs. Il s'agit d'espaces de collaboration entre les participantes et les participants. Ensuite, **l'approche à deux yeux**, créée par l'aîné Albert Marshall, a pour but de faciliter le dialogue et la mise en commun de divers savoirs, comme les savoirs traditionnels et la science occidentale (Chaloux et coll., s.d.). Avec cette méthode, on cherche à comprendre et à reconnaître comment chaque conception du monde peut informer l'autre. Ce concept nous fait réaliser que l'on voit le monde de façon plus complète lorsqu'on le regarde à travers les verres de la science occidentale et des savoirs traditionnels (Kimmerer, 2013).

D'autres personnes ont écrit à propos de cette méthode en faisant référence au traité du Wampum à deux voies, ou *Gä•sweñta'*. Ce deuxième concept nous montre que deux types de savoirs peuvent voyager côte à côte sans interférer l'un avec l'autre et trouver une place qui leur est propre dans la compréhension du monde, en particulier du monde non humain (Onondaga Nation, 2021).

L'autrice Robin Wall Kimmerer de la Nation Potawatomi compare les savoirs traditionnels et la science occidentale à la culture des trois sœurs (maïs, courge et haricot) :

« Les Trois Sœurs nous offrent une nouvelle métaphore pour une relation émergente entre les savoirs autochtones et la science occidentale, tous deux étant ancrés dans la terre. Je pense au maïs comme aux connaissances écologiques traditionnelles, le cadre physique et spirituel qui guide le haricot curieux de la science, celui-ci se vrillant comme une double hélice. La courge crée l'habitat éthique pour leur coexistence et leur épanouissement mutuel. » (traduction libre d'Élise Guerrero)

Pour conclure, c'est en tenant compte des forces et limites des différents processus d'accumulation du savoir qu'on peut former un cadre robuste capable d'aborder simultanément les problèmes liés aux changements climatiques (Marchand et coll., 2020). Kimmerer dirait qu'une monoculture de savoir est tout aussi néfaste pour l'environnement et les humains qu'une monoculture de maïs en agriculture ! Un peu partout dans le monde, les connaissances traditionnelles acquièrent davantage de visibilité, de considération et d'intégration formelle aux lois et politiques ; à nous de co-crée ce changement.

5.3. Comment être solidaires d'autres luttes de justice sociale ?

Par Jude et Sarah

Ça aura pris la décennie de 2010 pour qu'on s'éveille au sujet de l'intersectionnalité. L'expression « intersectionnalité » est utilisée pour la première fois en 1989 par l'universitaire afroféministe Kimberlé Williams Crenshaw. Au départ, elle parle surtout de l'intersection du sexisme et du racisme pour les femmes afro-américaines. Son discours explique les

interrelations et les synergies entre plusieurs sphères de l'identité d'un individu : race, classe sociale, culture, sexe, genre, etc. Mais l'intersectionnalité est utilisée depuis les années 2010 pour parler de l'union entre différentes luttes qui étaient autrefois compartimentées, telles que la justice environnementale, les luttes antiracistes et anticoloniales.

Par exemple, force est de reconnaître que les personnes BIPOC sont affectées de façon disproportionnée par la pollution de l'eau et de l'air (Bullar et Wright, 1986 ; Coogan et coll., 2012). Les communautés à faible revenu sont également plus susceptibles de vivre à proximité de sites de déchets toxiques, de décharges et de sites industriels (Gochfeld et Burger, 2011). C'est ce qu'on appelle le racisme environnemental. Pour éviter de perpétuer ces injustices et promouvoir par erreur un « écologisme des riches », il est vital pour les environnementalistes d'aujourd'hui d'agir en appui aux luttes antiracistes et anticoloniales (Dauvergne, 2016). Qu'est-ce que ça veut dire, être une personne alliée ?

5.3.1. Personnes alliées aux luttes autochtones

Par Alexia

Dans cette section, je vais synthétiser ce que je comprends (donc ce n'est pas une science exacte) de la lutte des divers Peuples autochtones sur le territoire appelé Canada par les colons, selon ma perspective de femme blanche non-autochtone qui est loin d'être experte sur ce sujet. S'il te plaît, lis ceci comme une introduction, prends-le avec un grain de sel. Je t'invite à t'informer davantage en suivant des activistes autochtones. Ce sont elles et eux qu'il faut écouter ! Je suggère Melissa Mollen Dupuis, Alanis Obomsawin, Ellen Gabriel, Kanahus Manuel, Autumn Peltier, Marlene Hale, Cricket Guest, Junny Girl, Maïtée Saganash, Romeo Saganash, Mumilaaq Qaqqaq, Russel Diabo, Smogelgem, Freda Huson, Molly Wickham et Ta'Kaiya Skoden Stoodis Blaney, parmi de nombreuses autres personnes. L'histoire du « Canada » est celle de la colonisation et du génocide des Autochtones. Encore aujourd'hui, le territoire « canadien » est en réalité des territoires autochtones. Le mot Autochtone comprend les 50 Premières Nations, les Inuits et les Métis. Au Québec sont présents les Inuits ainsi que les dix Premières Nations : Abénaquis, Algonquin-Anishinabeg, Attikamek, Cris, Hurons-Wendat, Innu (Montagnais), Micmacs, Kanien'kehá:ka (Mohawk), Naskapi et Wolastoqiyik (Secrétariat aux affaires autochtones, 2015). Trois traités couvrent environ la moitié du territoire québécois et touchent deux Premières Nations et les Inuits. Cela signifie que le reste du territoire québécois est non cédé et, conséquemment, a été et continue d'être volé aux huit autres Premières Nations (Couronne-Autochtone et Affaires du Nord Canada, s.d.).

Les multiples liens entre les changements climatiques et les luttes autochtones sont complexes. À la fin, tu trouveras des ressources pour en apprendre plus. Ici, survolons le cas mondial, puis le cas du « Canada ».

À travers la planète, les divers peuples autochtones et les populations du Sud global sont parmi les premiers à être affectés par les changements climatiques, puisqu'ils dépendent directement de leur environnement, bien qu'ils aient une empreinte carbone des plus basses.



Puis, des gouvernements qui ne reconnaissent et ne respectent pas leur mode de vie, leurs droits et leurs relations avec l'environnement fragilisent d'autant plus ces peuples. Bref, ceux-ci sont les plus affectés par les changements climatiques, les moins préparés économiquement pour contrer leurs effets néfastes et les moins responsables de ceux-ci (Nations Unies, s.d.) !

Trois concepts clés permettent de résumer un des liens entre la crise climatique et les peuples autochtones. Pour comprendre comment le « Canada » a pu proclamer la possession de territoires qui étaient déjà habités par les peuples autochtones, il faut un gros cours d'histoire. Au quinzième siècle, le Pape déclare que la « découverte » de territoires par des puissances européennes est suffisante pour en prendre possession. Appelée « doctrine de découverte », cette justification fondée sur la pseudo théorie raciste de la suprématie blanche fut utilisée au « Canada » par les colonisateurs pour voler le territoire aux peuples autochtones (Assembly of First Nations, 2018). Puis, la mésinterprétation des traités a mené à l'aliénation de ceux-ci : en effet, les parties colonisatrices les interprétaient comme des territoires cédés à la Couronne, alors que les Autochtones n'avaient jamais les intentions de transférer leurs territoires ou de dire qu'ils puissent être possédés par des autorités (Arcand-Paul, 2020 ; Yellowhead Institute, 2019).

Deuxièmement, la richesse du « Canada » provient entre autres de ses ressources naturelles : premier pays d'extraction minière, troisième producteur mondial d'énergie hydroélectrique, le « Canada » dépend aussi des énergies fossiles, du bois de ses forêts, etc. Pour se développer

économiquement, le pays a choisi de déposséder les Autochtones de leurs territoires (Yellowhead Institute, 2019).

Troisièmement, il existe un lien direct et bien documenté entre les projets d'extraction de ressources naturelles sur le territoire « canadien » et la violence faite aux femmes, filles, et personnes 2SLGBTQIA+ autochtones. En bref, ces projets d'extraction créent des campements majoritairement d'hommes allochtones qui s'installent près des communautés autochtones le temps de leur contrat de construction. Ayant peu de respect pour les communautés d'accueil et sachant que les corps policiers allochtones n'enquêtent souvent pas sur les violences faites aux femmes, filles et personnes 2SLGBTQIA+ Autochtones, certains travailleurs infligent des violences inimaginables à ces personnes. En somme, plus il y a de camps de travail, plus il y a de violence (Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées, 2019 ; Yellowhead Institute, 2019).

Ces trois concepts aident à expliquer les raisons pour lesquelles les luttes autochtones sont imbriquées dans la lutte aux changements climatiques et ne peuvent en être séparées. Finalement, la résistance autochtone face aux projets d'exploitation du territoire canadien n'est qu'une partie de la résistance historique de ces peuples contre la colonisation et la néocolonisation (Gobby, 2020).

Selon ma compréhension (encore une fois, à prendre avec un gros grain de sel !), des solutions envisageables seraient que le gouvernement du Canada mette en œuvre la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones (UNDRIP) qui inclut la souveraineté des divers peuples autochtones sur leur territoire ; d'appliquer le concept de consentement préalable, libre et éclairé ; de suivre les recommandations de la Commission Viens (Commission d'enquête sur les relations entre les Autochtones et certains services publics au Québec), de la Commission sur la Vérité et la Réconciliation et de l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées. Toutes ces mesures servent à démanteler les dommages et les systèmes coloniaux et néocoloniaux.

Pour aller plus loin :

- Trousse d'outils pour les alliées aux luttes autochtones : https://gallery.mailchimp.com/86d28ccd43d4be0cfc11c71a1/files/84889180-9bf0-46f2-8de0-dc932e485013/FR_Ally_email.pdf
- Le livre *More Powerful Together: Conversations with Climate Activists and Indigenous Land Defenders* de l'activiste et la chercheuse Jen Gobby. <https://jengobby.ca/articles-publications-and-reports/>
- Le document *Land back* du Yellowhead Institute <https://redpaper.yellowheadinstitute.org/wp-content/uploads/2019/10/red-paper-report-final.pdf>
- Le numéro spécial *Land Back* (septembre/octobre 2020) du magazine Briarpatch : <https://briarpatchmagazine.com/issues/view/september-october-2020>
- Tuck, E., & Yang, K. W. (2012). Decolonization is not a metaphor. *Decolonization: Indigeneity, Education & Society*, 1(1).
- Assemblée des Premières Nations Québec-Labrador (AQNPL) sur des actions contre le racisme et la discrimination : https://apnql.com/fr/racisme-et-discrimination/?fbclid=IwAR3NfjGGkSVb_JAZoiGwIRRMpeau5P-wTFt6FJLcF5Y72eWlcyHo9uLOtds
- Idle No More : <https://idlenomore.ca/>
- Wapikoni Mobile : <http://www.wapikoni.ca/home>
- La feuille de route pour un Québec ZÉN (Zéro émission nette) qui propose un cadre politique de la transition avec un chapitre et des actions proposées sur les droits humains, la décolonisation et les droits de peuples autochtones, p.33-40 : <https://www.pourlatransitionenergetique.org/feuille-de-route-quebec-zen/>

5.3.2. Personnes alliées aux luttes antiracistes, anticoloniales et anti-oppression

Par Sarah

L'oppression peut être décrite comme étant « des déséquilibres injustes de pouvoir et de privilèges qui se sont formés historiquement, ont été enracinés institutionnellement et continuent de se perpétuer » (CoCo, 2020). L'antiracisme est un aspect central de la lutte contre l'oppression. Bien qu'y faire face soit un sujet complexe et en constante évolution, voici quelques pistes de solutions pour réduire l'oppression au sein du mouvement environnemental :

- Reconnaître les impacts du racisme systémique et de l'oppression au sein des enjeux environnementaux ;
- Laisser la place aux communautés BIPOC pour parler de leurs expériences personnelles et histoires et les écouter ouvertement ;
- Trouver le bon moment et les bonnes circonstances pour avoir ces discussions ;
- Soutenir la rétention des personnes issues de groupes marginalisés dans les mouvements environnementaux en mettant en place des pratiques qui soutiennent le bien-être et le développement à long terme au sein de ces groupes ;
- Former des alliances avec des mouvements anti-oppression ;

- Inclure les discours anti-oppression dans les revendications environnementales ;
- Militer pour une éducation antiraciste, transformatrice et émancipatrice ;
- S’informer en écoutant des conférences, des documentaires et en diversifiant ses abonnements sur les médias sociaux ;
- Donner de la visibilité aux voix marginalisées en partageant leur contenu ;
- Avoir des systèmes internes de gestion de plaintes de discrimination.

Pour aller plus loin :

- Les travaux de Gina Thésée touchant en particulier à la pédagogie critique et aux champs socioéducatifs du féminisme, de l’antiracisme et de l’anticolonialisme. Plusieurs sont disponibles ici : <https://www.education4democracy.net/?fbclid=IwAR2nNVEsOtuFcON0kQ-yAA4Nqd2RfbcytQ2KPVv2OvumZnyFkyBMr0xUK0g>
- L’environnement, c’est intersectionnel : <https://www.facebook.com/lenvironnementcestintersectionnel/>
- Infographies de Marie Beecham, activiste pour la justice sociale et éducatrice sur l’antiracisme & l’environnement : <https://www.mariebeechem.org> ou sur Instagram @MarieBeech

5.3.3. Personnes alliées aux luttes 2SLGBTQIA+ et à l’accessibilité universelle

Par Jude et Élise

Il est important de se rappeler que les luttes contre la discrimination ne sont pas plus importantes les unes que les autres, et que de nombreuses personnes se reconnaissent dans plusieurs luttes. Il est également important de reconnaître les besoins de ces personnes, en utilisant par exemple un langage non genré. Ce faisant, on reconnaît à la fois les luttes féministes et queers. Il faut également prêter attention à l’accessibilité de nos activités, formations, etc. afin que les personnes ayant différents besoins d’accessibilité puissent en profiter.

Le meilleur moyen d’inclure les gens avec des réalités différentes est évidemment de se renseigner sur ces réalités et en consultant des personnes qui vivent avec ces réalités. Attention : ce n’est pas parce qu’une personne vit une réalité (ex. qu’elle est queer) qu’elle est immédiatement ambassadrice pour l’ensemble des personnes queers et que vous pouvez poser toutes vos questions !

Cette liste n’est pas exhaustive, mais voici quelques points à prendre en compte lorsque l’on organise une activité afin de la rendre la plus accessible possible :

- Y a-t-il des escaliers, des obstacles, des couloirs étroits, des portes lourdes, etc. qui peuvent restreindre l’accès aux personnes utilisant des aides à la mobilité ?
- Y a-t-il des toilettes non genrées ?
- Y a-t-il une interprétation en langue des signes (ASL ou LSQ) et en d’autres langues si approprié ?

- Un support papier et électronique (accessible aux lecteurs d'écrans) pour tout document est-il fourni ?
- Quel sera l'environnement sonore, olfactif, sensoriel, etc. ? Y aura-t-il un endroit désigné pour prendre une pause ou retourner au calme ?
- De quelle façon un climat d'inclusion et d'acceptation des différences sera-t-il instauré ?
- Toutes les mesures d'accessibilités et manquements à ces mesures sont-ils communiqués d'avance (ex. sur l'événement Facebook) ?

5.4. Solidarité internationale et justice sociale

Par Marianne

La solidarité internationale est un concept ou un type d'intervention de coopération avec des visées de justice sociale, de développement, de réciprocité et d'auto-organisation (Favreau et coll., 2004). Elle met en action des personnes, regroupements et organismes ayant des projets transnationaux et travaillant sur une même mission. Selon différents paramètres, les personnes pratiquant la solidarité peuvent travailler sur les questions des droits de la personne, d'éducation, de migration, d'enjeux environnementaux, des sexospécificités, d'économie sociale, et j'en passe.

Principalement, la solidarité internationale est associée à la position altermondialiste, qui conteste le néolibéralisme et la mondialisation de l'économie, et propose des alternatives visant notamment la protection de l'environnement et des droits de la personne (Usito, 2021). Dans le domaine de la solidarité internationale, la question de l'urgence écologique prend une place de plus en plus décisive depuis quelques années, car elle est indissociable des questions liées au développement, même s'il faudrait revoir la portée de ce terme très utilisé dans ce domaine (Fréchette et Favreau, 2019).

Une forme de solidarité internationale existe également entre les peuples autochtones de différents territoires, car ces peuples font souvent face aux mêmes oppressions (par exemple des violations de leurs droits par des mégafirmes ayant des projets extractivistes) contre lesquelles les peuples autochtones doivent défendre la Terre Mère. Voici quelques idées d'actions de solidarité internationale :

- Rester à l'affût de l'actualité auprès d'organisations internationales de défense des droits de la personne (Human Rights Watch, Amnistie internationale, Comité pour les droits humains en Amérique latine, Equitas, etc.) ;
- Faire du bénévolat pour des organisations locales de solidarité internationale (ex. Centre d'amitié autochtone, Carrefour de solidarité internationale de Sherbrooke, Carrefour international bas-laurentien pour l'engagement social, Centre de solidarité internationale du Lac-Saint-Jean, Oxfam-Québec, SUCO, Centre d'étude et de coopération internationale) ;
- Chercher un emploi engagé chez l'une de ces organisations grâce au site web *Engagés* <https://engages.ca/> ;
- Écrire ou appeler les personnes élues pour mettre en évidence les injustices subies par d'autres, par exemple en leur transmettant des pétitions ou communiqués ;
- Participer à des manifestations de solidarité si votre condition le permet ;
- S'abonner à un magazine ou une revue spécialisée (Alternatives humanitaires, Journal Alternatives) ;

- Faire des dons ou s'abonner aux infolettres des organisations qui œuvrent dans le domaine ;
- Et en parler !

5.5. Un dernier mot sur la solidarité

Mais pourquoi parler de justice sociale dans un recueil sur le militantisme pour l'environnement ? C'est très simple : « on ne peut pas tendre vers une véritable justice climatique sans justice sociale, justice économique et justice environnementale », dit Loujain Kurdi, le 7 juillet 2020 au nom de Greenpeace Canada, en référence à son implication dans le mouvement *Black Lives Matter*. Rappelons-nous que c'est l'union qui fait la force, et que c'est en travaillant ensemble que les choses changeront.

Pour aller plus loin :

- Blogue « Un seul monde » qui est un collectif multidisciplinaire et francophone portant sur les stratégies de coopération et les enjeux de développement, dont le but est de contribuer au débat sur l'avenir de la coopération et de la solidarité internationales au Québec et au Canada : <https://www.ieim.uqam.ca/spip.php?mot427&lang=fr&nb=16#more>
- Le livre *Perdre le Sud : Décoloniser la solidarité internationale* de l'autrice Maïka Sondarjee
- L'Association québécoise organismes de coopération internationale (AQOCI), qui organise annuellement les Journées québécoises de la solidarité internationale (JQSI).
- Les Offices jeunesse internationaux du Québec (LOJIQ) : <https://www.lojiq.org/>

5.6. Portraits de jeunes activistes à travers le monde pour s'inspirer

Par Helena et Élise

Melati Wijsen, Indonésie : Melati Wijsen a fondé *Bye Bye Plastic Bags* à l'âge de 12 ans avec sa sœur cadette Isabel (<http://www.byebyeplasticbags.org/>), en souhaitant avoir un impact positif chez elles, à Bali. Le mouvement, qui dit non aux sacs en plastique, est devenu international. Elle a aussi créé *Mountain Mamas*, une entreprise sociale qui fabrique des sacs avec des matériaux alternatifs au plastique. L'entreprise fonctionne selon les principes de l'économie circulaire et favorise l'autonomisation des femmes. La moitié des revenus de vente sont versés aux communautés où vivent les travailleuses pour aider à financer une meilleure gestion des déchets ainsi que des services de santé et d'éducation.

Madelaine Tew, États-Unis : Madelaine est l'une des membres fondatrices du groupe *Zero Hour*, qui organise des actions mobilisatrices pour contester l'inaction des gouvernements face à l'urgence climatique. Ce groupe, initié par quelques amies et amis, s'étend maintenant à travers les États-Unis ; il offre une diversité de ressources pour les jeunes et les adultes qui souhaitent se joindre à la lutte.

Ellyanne Wanjiku Chlystun, Kenya : À 8 ans, Ellyanne vient de recevoir le prix Eco-Warrior de tourisme écologique. Elle a déjà planté 469 arbres, seule ou avec ses copines et copains des 56 écoles du comté de Nairobi. Son idole est la biologiste Wangari Muta Maathai, qui est connue pour avoir lancé le mouvement de la ceinture verte (Green Belt Movement) en 1977. Ce mouvement encourage les femmes du Kenya rural à planter des arbres afin d'améliorer leurs conditions de vie.

Ruth Buendía, Pérou : Dans sa vingtaine, Ruth s'oppose à un méga-projet de barrage hydroélectrique sur la rivière Ene qui menace les terres et la survie de la nation autochtone Asháninka, dont elle fait partie. Elle entreprend une randonnée le long de la rivière Ene pour sensibiliser les populations locales aux enjeux écologiques, économiques et culturels du projet hydroélectrique. À 27 ans, elle devient la première présidente de genre féminin du Centre Asháninka del Rio Ene. Elle reçoit en 2014 le prix Goldman pour l'environnement pour son travail d'unification et de mobilisation des Asháninka (Dauvergne, 2016).

Adélaïde Charlier, Belgique : Adélaïde, inspirée par Greta Thunberg et sensibilisée à la crise climatique lors de ses années vécues au Vietnam, prend l'initiative de mettre en place le mouvement *Youth for Climate* en Wallonie, comme le mouvement n'existait alors qu'en Flandres. Elle en devient la coordonnatrice francophone pour la Belgique. Elle s'implique également dans le comité vert de son école pour faire changer les choses dans son milieu immédiat.

Leah Namugerwa, Ouganda : Leah Namugerwa a célébré son quinzième anniversaire en plantant 200 arbres, pour sonner l'alarme par rapport aux dommages causés à l'environnement en Ouganda. Elle fait partie de ces personnes jeunes inspirées par Greta Thunberg, qui, comme elle, organisent des événements et manifestations à travers leur pays pour sensibiliser les gens à la crise environnementale.

Ralyn Satidtanasarn, Thaïlande : À 12 ans, elle a réussi à convaincre une chaîne de supermarchés thaïlandais de cesser de donner des sacs en plastique à usage unique à sa clientèle. D'autres groupes de grande distribution ont annoncé qu'ils allaient suivre le mouvement. La Thaïlande est le sixième plus gros contributeur mondial à la pollution des océans, principalement par le plastique.

Lourdenie Jean, Québec : Fondatrice de l'initiative *L'environnement, c'est intersectionnel*, Lourdenie est une féministe qui milite pour la reconnaissance des diverses identités et luttes qui font du mouvement climatique et environnemental un mouvement intersectionnel. Elle est éducatrice, conférencière, organisatrice, et a notamment contribué à l'agenda des femmes 2021.

Pour aller plus loin :

- Figures de proue : Pionnières et pionniers de l'éducation et de l'action environnementale à connaître et à lire
- Wangari Muta Maathai, Kenya. À lire : *Celle qui plante les arbres*
- Diana Beresford-Kruger, Canada. À lire (anglais) : *The sweetness of a simple life*

- Laure Waridel, Canada. À lire : *La transition c'est maintenant!*
- Robin Wall Kimmerer, États-Unis. À lire (anglais) : *Braiding Sweetgrass*
- David Fleming, Royaume-Uni. À lire (anglais) : *Lean Logic: A dictionary for the future and how to survive it*
- Rachel Carson, États-Unis. À lire : *Printemps silencieux*
- Jamie Margolin. À lire (anglais) : *Youth to Power: Your Voice and How to Use It*
- Vandana Shiva. À lire (anglais) : *Oneness and the 1%*

6. Mots de la fin

À toi, chère militante, cher militant, je veux te remercier pour ton dévouement au sein de ta communauté, pour ton attitude guerrière face à cette nouvelle décennie qui amène son lot de défis. Ne recule devant rien, mais surtout, prends soin de toi ! -Odile

Hourra, c'est fini ! Lire autant peut donner le tournis, mais mille mercis de la part de ta famille activiste. J'ai bien hâte que nos chemins se croisent. -Marianne

Merci à toi de prendre le temps de nous lire. Merci aussi de militer. Ne te laisse jamais décourager par les autres ou par toi-même. Nous ne serons jamais de parfaites militantes ou de parfaits militants, nous ferons des erreurs, et c'est normal. C'est grâce à des gens comme toi que le monde changera alors ne perds pas espoir, nous y arriverons! -Solène

Après des heures et des heures de rédaction, de rencontres et de réflexions, on a finalement pu rendre notre projet accessible au public. J'espère que vous trouverez un peu de réconfort à travers tous ces témoignages. Chères lectrices et chers lecteurs, merci du fond du cœur de prendre du temps pour contribuer à la société dont vous rêvez. Et à vous, chers membres de la cohorte de Jeunes leaders, bravo et merci. Quelle équipe extraordinaire derrière tout ce travail... Là, on se repose un peu ! -Ève-Gabrielle

Merci d'avoir lu notre travail !!! Et sérieux, rappelle-toi que ceci est le fruit de nos recherches et de nos expériences personnelles, bref ce n'est pas une science exacte, prends tout ce qu'on a dit avec un grain de sel et utilise ton esprit critique :) ! Bien que je ne veuille pas imposer ma vision aux autres Jeunes leaders, je pense que je ne suis pas seule qui se dit qu'on a encore tellement à apprendre !! MAIS YO MERCI À TOUTES ET À TOUS C'ÉTAIT TROP NICE COMME PROJET !!! -Alexia

Un gros merci d'avoir lu notre projet ! Je sais que les temps sont difficiles et le futur peut parfois paraître sombre, mais c'est grâce à vous que cette planète a une chance de survivre... À un certain point, il faut tenter de faire tout en notre possible, mais tout en se rappelant de prendre soin de notre santé mentale. Un dernier mot pour les jeunes leaders. Vous êtes extraordinaires et votre dévouement me donne de l'espoir pour le présent et le futur de ce monde. Je vous aime fort xx -Félix

7. Références

Introduction

Présentation des Jeunes leaders

Tessier, S. Solène Tessier. (s. d.). Chaîne Youtube, https://www.youtube.com/channel/UC9v_8Euk83YDDrmLDRkmAsQ

Chapitre 1 : L'implication

Comment s'informer sans se *Trumper* ? Quelle est la place de la science dans le militantisme ?

Bassett, M. T. (2020). Tired of science being ignored? Get political. *Nature*, 586(7829), 337-337. <https://doi.org/10.1038/d41586-020-02854-9>

Dirat, G. (2021, 1er janvier) Ces scientifiques qui veulent sauver la planète. *Unpointcinq*, <https://unpointcinq.ca/sinspirer/innovation-ces-scientifiques-qui-veulent-sauver-la-planete/>

Kreienkamp, J. (2019). The Long Road to Paris: The History of the Global Climate Change Regime. *Global Governance Institute Policy Brief Series*. London: University College London.

Moser, S. (2020, 4 novembre) *Adapting to Climate Change: Meeting the Human Task and Preparing Ourselves and the Future Workforce*, Présentation lors du 8e Symposium d'Ouranos, Québec, Canada. https://fourwavessots.s3.amazonaws.com/static/media/uploads/2020/09/23/s18_resume.pdf

Petersen, A. M., Vincent, E. M., & Westerling, A. L. (2019). Discrepancy in scientific authority and media visibility of climate change scientists and contrarians. *Nature Communications*, 10(1), 3502. <https://doi.org/10.1038/s41467-019-09959->

Oreskes, N., & Conway, E. M. (2011). *Merchants of doubt: How a handful of scientists obscured the truth on issues from tobacco smoke to global warming*, Bloomsbury Publishing USA.

Regroupement Des Universitaires. (2021). *Des Universitaires*. <http://desuniversitaires.org/>

Simard J. et Pouliot G. (2015). Les changements climatiques, c'est vraiment vrai? *Radio Canada*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelles/special/2015/11/bd-science-climatosceptique-climat-paris/index.html>

Un mot sur le véganisme

Adams, C. J., Desaulniers, É., McKay, N. Y., & Petitclerc, D. (2016). La politique sexuelle de la viande : Une théorie critique féministe végétarienne

Côté, C. (2016). Analyse carbone de deux régimes et recommandations pour réduire l'impact environnemental de l'alimentation. Essai, Centre Universitaire de formation en environnement

et développement durable (Sherbrooke).
https://savoirs.usherbrooke.ca/bitstream/handle/11143/8875/Cote_Corinne_MEnv_2016.pdf?sequence=1&isAllowed=y

Dagon, G. (2018, 11 décembre). Pourquoi la viande est-elle si nocive pour la planète ? Le Monde, les décodeurs. https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2018/12/11/pourquoi-la-viande-est-elle-si-nocive-pour-la-planete_5395914_4355770.html?fbclid=IwAR1v1thSF0mCJ8yVbkUPSGwWEQy3GLy7DUlyEvklaTJsQpnwBE4fAdH6A7g

Desaulniers, É. (2013). Vache à lait : Dix mythes de l'industrie laitière. Stanké.

Kim, B. F., Santo, R. E., Scatterday, A. P., Fry, J. P., Synk, C. M., Cebron, S. R., Mekonnen, M. M., Hoekstra, A. Y., de Pee, S., Bloem, M. W., Neff, R. A., & Nachman, K. E. (2020). Country-specific dietary shifts to mitigate climate and water crises. *Global Environmental Change*, 62, 101926. <https://doi.org/10.1016/j.gloenvcha.2019.05.010>

Food and Agriculture Organization of the United Nations (2019). *The state of food security and nutrition in the world*. <http://www.fao.org/state-of-food-security-nutrition/fr/>

Gerber, P.J., Steinfeld, H., Henderson, B., Mottet, A., Opio, C., Dijkman, J., Falcucci, A. & Tempio, G. 2013. Tackling climate change through livestock - A global assessment of emissions and mitigation opportunities. Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO), Rome. 116 pages.

Gibert, M. (2015). Voir son steak comme un animal mort : Véganisme et psychologie morale. Lux.

Joy, M., Ricard, M., Gibert, M., & Gall, L. (2016). Introduction au carnisme : Pourquoi aimer les chiens, manger les cochons et se vêtir de vaches. L'Âge d'Homme.

Les producteurs de lait du Québec, (2021). *Le scénario de la production*. <http://lait.org/la-ferme-en-action/le-scenario-de-la-production/>

MAPAQ (2015). Monographie de l'industrie des grains du Québec. 28 pages. <https://www.mapaq.gouv.qc.ca/fr/Publications/Monographiegrain.pdf>

Melina, V., Craig, W., & Levin, S. (2016). Position of the Academy of Nutrition and Dietetics : Vegetarian Diets. *Journal of the Academy of Nutrition and Dietetics*, 116(12), 1970-1980. <https://doi.org/10.1016/j.jand.2016.09.025>

Poore, J., & Nemecek, T. (2018). Reducing food's environmental impacts through producers and consumers. *Science*, 360(6392), 987-992. <https://doi.org/10.1126/science.aag0216>

Santé Canada, (2018, 23 avril). *Recommandations en matière d'alimentation saine*. <https://guide-alimentaire.canada.ca/fr/recommandations-en-matiere-dalimentation-saine/>, <https://food-guide.canada.ca/recommandations-en-matiere-dalimentation-saine>

Shields, A. (2019, 9 août). « Manger moins de viande pour lutter contre les changements climatiques? » *Le Devoir*. https://www.ledevoir.com/societe/environnement/538760/la-lutte-contre-les-changements-climatiques-passe-par-une-reduction-de-la-consommation-de-viande?fbclid=IwAR1IYYQerOUduxYfuzy36Ke_JCJobyuuKCMOyd7d4mMPHPcqq9ZzzgS84PY

SPCA (2019). PÉTITION – Mettons fin au carnage des poussins <https://www.sPCA.com/carnage-des-poussins-petition/>

United Nations Environment Programme World Conservation Monitoring Centre [UNEP-WCMC] (2014, 1er septembre) *Predicting The Impact Of Land Use Change On Biodiversity*. <https://www.unep-wcmc.org/news/predicting-the-impact-of-land-use-change-on-biodiversity>

World Wildlife Fund (2019). *Water Scarcity*. Online. <https://www.worldwildlife.org/threats/water-scarcity>

Les différents types d'action

BBC News. (2019, 11 février). *Haiti country profile*. <https://www.bbc.com/news/world-latin-america-19548810>

Boren, M. E. (2019). *Student resistance : A history of the unruly subject* (Second Edition). Routledge

Antaya, S. (2020). The New Left at Work : Workers' Unity, the New Tendency, and Rank-and-File Organizing in Windsor, Ontario, in the 1970s. *Labour / Le Travail*, 85(1), 53-89. <https://doi.org/10.1353/lt.2020.000>

Astor, M. (2018, 5 mars). 7 Times in History When Students Turned to Activism. *The New York Times*. <https://www.nytimes.com/2018/03/05/us/student-protest-movements.html>

Grabianowski, E. (s. d.). *How Strikes Work : Strikes and Unions*. Howstuffworks. <https://money.howstuffworks.com/strike1.htm#:~:text=Workers%20form%20unions%20because%20an,it%20adheres%20to%20labor%20laws.&text=At%20its%20most%20basic%20level,workers%2C%20the%20business%20shuts%20down>

Hébert, G. (2009, 18 février). Strikes and Lockouts. *The Canadian Encyclopedia*. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/strikes-and-lockouts>

History.com Editors. (2010, 3 février). Montgomery Bus Boycott. History. <https://www.history.com/topics/black-history/montgomery-bus-boycott>

Kairouz, M. (2016, 16 juin). *Ce jour-là: le 16 juin 1976, Soweto se soulève contre l'apartheid*. Jeune Afrique. <https://www.jeuneafrique.com/333509/societe/jour-16-juin-1976-soweto-se-soulevait-contre-lapartheid/>

Klein, J. G., Smith, N. C., & John, A. (2004). Why We Boycott : Consumer Motivations for Boycott Participation. *Journal of Marketing*, 68(3), 92-109. <https://doi.org/10.1509/jmkg.68.3.92.34770>

Massimo, R. (2018, 19 mars). 'Our demand is an answer' - 50 years since Howard University protest. Wtopnews <https://wtop.com/dc/2018/03/demand-answer-howard-university-protest-50/>

Palmer, B. D. (2006, 6 février). Nine Hour Movement. *The Canadian Encyclopedia*. <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/nine-hour-movement>

Perspective monde. (s.d.). *Émeutes à Soweto en Afrique du Sud*. Université de Sherbrooke, École de politique appliquée. <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMEve/118>

Chapitre 2 : Communication, gestes et paroles

Théorie des éco-communautés/communautés alternatives/intentionnelles

Grégoire, I. (2019, 6 février). Faire bande à part. *L'actualité*. <https://lactualite.com/art-de-vivre/faire-bande-a-part/>

Chapitre 3 : Autour de moi/Actions collectives

Supports pour l'éco-anxiété, gestion de la pression, sentiment de solitude

Réseau québécois des groupes écologistes (s. d.). *Répertoire (en travaux) | RQGE*. <https://rqge.qc.ca/repertoire>

Mes privilèges, je les reconnais, je les utilise comment ?

Mansour, W. et Posca, J. (2020, 4 juin). *Qu'est-ce que le racisme systémique?* Institut de recherche et d'informations socioéconomiques [IRIS] <https://iris-recherche.qc.ca/blogue/qu-est-ce-que-le-racisme-systemique>

Pierre, A. (2016). Fragilité blanche. *Ligue des droits et libertés*. <https://liguedesdroits.ca/lexique/fragilite-blanche/>

Quelques mots sur la décroissance

Daly, H. E. (1993). The perils of free trade. *Scientific American*, 269(5), 50-57.

Daly, H. E., & Cobb, J. B. (1994). For the common good: Redirecting the economy toward community, the environment, and a sustainable future (No. 73). Beacon Press.

Fournier, V. (2008). Escaping from the economy: The politics of degrowth. *International Journal of Sociology and Social Policy*, 28(11/12), 528-545. <https://doi.org/10.1108/0144333081091523>

Georgescu-Roegen, N. (1970). The entropy law and the economic problem. Dans *Bioeconomics to Degrowth* (pp. 62-70). Routledge.

Kallis, G. (2011). In defence of degrowth. *Ecological Economics*, 70(5), 873-880. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2010.12.007>

Kallis, G., Kerschner, C., & Martinez-Alier, J. (2012). The economics of degrowth. *Ecological Economics*, 84(2), 172-180. <https://doi.org/10.1016/j.ecolecon.2012.08.01>

Rockström, J., Steffen, W., Noone, K., Persson, Å., Chapin, F. S., Lambin, E., Lenton, T. M., Scheffer, M., Folke, C., Schellnhuber, H. J., Nykvist, B., de Wit, C. A., Hughes, T., van der Leeuw, S., Rodhe, H., Sörlin, S., Snyder, P. K., Costanza, R., Svedin, U., ... Foley, J. (2009). Planetary Boundaries. *Ecology and Society*, 14(2). JSTOR. <http://www.jstor.org/stable/26268316>

Smith, A., & Stewart, D. (1963). An Inquiry into the nature and causes of the wealth of nations (Vol. 1). Homewood, Ill: Irwin.

Chapitre 4 : De l'importance de la diversité **Diversité des savoirs**

Assemblée des Premières Nations du Québec et du Labrador - APNQL (2014). *Protocole de recherche des Premières Nations du Québec et du Labrador*, Wendake, 98 pages

Chaloux, A., Séguin, H., Gauthier, C. (s.d). Capsule 1 : La science du climat, REL 750 - Enjeux climatiques internationaux, Université de Sherbrooke.

Convention-Cadre des Nations Unies sur les changements climatiques (CCNUCC) (2015) *Accord de Paris*, https://unfccc.int/files/essential_background/convention/application/pdf/french_paris_agreement.pdf

Fonds international de développement agricole [FIDA] (2016). L'avantage des savoirs traditionnels : Les savoirs des peuples autochtones dans les stratégies d'adaptation au changement climatique et d'atténuation de ses effets. https://www.ifad.org/documents/38714170/40320989/traditional_knowledge_advantage_f.pdf/87a0c5d8-517a-4902-9c3c-fb333a07a520 ISBN 978-92-9072-657-9

Gauthier, C, et coll. (s.d). Vidéo explicative : Pourquoi est-il important de considérer les savoirs ancestraux autochtones et traditionnels dans les connaissances sur les changements climatiques ? dans Capsule 1 : La science du climat, REL 750 - *Enjeux climatiques internationaux*, Université de Sherbrooke.

Guimont-Marceau, S., Roy, J.-O., & Salée, D. (Éds.). (2020). Introduction : Peuples autochtones, territoires et citoyennetés : le Québec face à ses défis. Dans *Peuples autochtones et politiques au Québec et au Canada : Identités, citoyennetés et autodétermination*. Presses de l'Université du Québec.

INUIT (Inuit Circumpolar Council-Alaska) (2015) *Alaskan Inuit Food Security Conceptual Framework: How to assess the Arctic from an Inuit perspective*. Summary Report and Recommendations Report. Anchorage, AK.

Kimmerer, R. W. (2013). Braiding sweetgrass: Indigenous wisdom, scientific knowledge and the teachings of plants: Milkweed Editions.

Lalonde, L., (2017) *La participation des Premières Nations à la gouvernance des forêts publiques québécoises*, Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, URI <http://hdl.handle.net/11143/11554>

Larousse de la langue française, « Holistique », <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/holistique/40159>

Marchand, M. E., Vogt, K. A., Cawston, R., Tovey, J. D., McCoy, J., Maryboy, N., Mukumoto, C. T., Vogt, D. J., &

Mobley, M. S. (2020). *The Medicine Wheel: Environmental Decision-Making Process of Indigenous Peoples*. Michigan State University Press. <https://doi.org/10.14321/j.ctvs89d9n>

Onondaga Nation. (2021). Two Row Wampum - Gä•sweñta'. <https://www.onodaganation.org/culture/wampum/two-row-wampum-belt-guswenta/>

The 15-Minute City Project. (2020). Introducing the 15-Minute City Project – 15-Minute City. <https://www.15minutecity.com/blog/hello>

Comment être solidaires d'autres types de justice sociale ? Allié-e-s aux luttes autochtones

Arcand-P. (2020) "Settler FAQ", Dans Longman, N., Riddle, E., Wilson, A. et Desai, S. (éds.) *Briarpatch*, (septembre/octobre 2020) (p.7).

Assembly of First Nations. (2018, janvier). *Dismantling the Doctrine of Discovery*. <https://www.afn.ca/wp-content/uploads/2018/02/18-01-22-Dismantling-the-Doctrine-of-Discovery-EN.pdf>

Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées. (2019). Réclamer notre pouvoir et notre place - Le rapport final de l'enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones assassinées Volume 1a. <https://www.mmiwg-ffada.ca/wp-content/uploads/2019/06/Rapport-final-volume-1a-1.pdf>

Gobby, J. (2019). *More Powerful Together: Conversations with Climate Activists and Indigenous Land Defenders*. Fernwood Publishing.

Nations Unies. (s.d.). Climate Change. <https://www.un.org/development/desa/indigenouspeoples/climate-change.html#>

Secrétariat aux affaires autochtones (2015). *Premières nations et Inuits du Québec*. <https://www.autochtones.gouv.qc.ca/nations/cartes/carte-8x11.pdf>

Relations Couronne-Autochtone et Affaires du Nord Canada (2019). *Modern Treaties and Self-Government Agreements*. https://www.aadnc-aandc.gc.ca/DAM/DAM-INTER-HQ-AI/STAGING/texte-text/mprm_pdf_modrn-treaty_1383144351646_eng.pdf

Yellowhead Institute. (2019, octobre). *Land Back: A Yellowhead Institute Red Paper*. <https://redpaper.yellowheadinstitute.org/wp-content/uploads/2019/10/red-paper-report-final.pdf>

Allié.e.s aux luttes antiracistes, anticoloniales et anti-oppression + allié.e.s aux luttes internationales et solidarité internationale

Gochfeld, M., & Burger, J. (2011). Disproportionate exposures in environmental justice and other populations: the importance of outliers. *American Journal of Public Health, 101*(S1), S53-S63.

Bullard, R. D., & Wright, B. H. (1986). The Politics of Pollution : Implications for the Black Community. *Phylon (1960-), 47*(1), 7178. <https://doi.org/10.2307/274696>

Coogan, P. F., White, L. F., Jerrett, M., Brook, R. D., Su, J. G., Seto, E., Burnett, R., Palmer, J. R., & Rosenberg, L. (2012). Air Pollution and Incidence of Hypertension and Diabetes Mellitus in Black Women Living in Los Angeles. *Circulation, 125*(6), 767772. <https://doi.org/10.1161/CIRCULATIONAHA.111.052753>

Dauvergne, P. (2016). *Environmentalism of the Rich*. MIT press.

Le Centre des organismes communautaires (COCO). (2020). *Anti-Oppression*. https://coco-net.org/anti-oppression-nonprofits-quebec/?fbclid=IwAR0mzNeN6aKvOvWSDIhcljfactS2P_whXqik9oX60BXNXahBKGwWis0vrlmY

Beecham, Marie (s.d.). «Anti-Racism : Actionable Steps ». <https://static1.squarespace.com/static/5f2766c147512f3b8151f7ad/t/5f2841a72a1562482e4da89d/1596473767325/Actionable+Steps.pdf>

Favreau, L., Larose, G., & Fall, A. S. (Éds.). (2004). *Altermondialisation, économie et coopération internationale*. Presses de l'Université du Québec.

Favreau, L., Fréchette, L. (2019). Solidarité internationale et développement des communautés à l'heure de l'urgence climatique. Favreau, L., Fréchette, L., & Beaudoin, A. Dans *Solidarité internationale: Écologie, économie et finance solidaire* (pp. 1-22). Presses de l'Université du Québec.